



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me.} ANNÉE.]

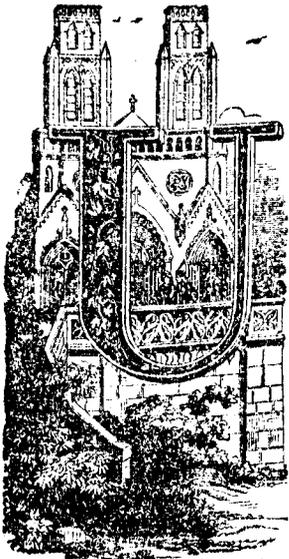
AOUT 1850.

8^{me.} LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLEON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

Cinquième Partie.

CHAPITRE III.



N des premiers soins de Napoléon, en arrivant au pouvoir, avait été d'appliquer à l'instruction publique son système général de gouvernement. Plus tard, il créa à Paris quatre collèges principaux, sous la qualification de lycées : le lycée Impérial, le lycée Napoléon, le lycée Bonaparte et le lycée Charlemagne.

Voulant visiter lui-même ces établissements, il commença par celui qu'il avait doté de son nom, et pour lequel, soit dit en passant, il montra toujours une certaine préférence. Il y arriva un jour

sans que personne fût prévenu de sa visite, parce qu'il avait voulu que son arrivée ne causât, dans la maison, aucun dérangement. La présence de l'empereur au milieu de nos écoles produisait toujours un effet merveilleux.

Suivi du proviseur du lycée, du censeur et des sous-directeurs, Napoléon parcourut les classes et interrogea plusieurs élèves ; puis, entrant au réfectoire tandis que ces derniers étaient à dîner, il voulut goûter à la soupe et à l'abondance. Ayant pris la timbale d'un élève, il la porta à ses lèvres et la lui rendit en disant :

— Mes enfants, cela ne vous grisera pas, c'est vrai ; mais je vous assure que de mon temps, à Brienne, on nous mettait encore plus d'eau.

Cette visite dura une heure et demie. En se retirant, très-satisfait de tout ce qu'il avait vu, il témoigna au proviseur le désir que toutes les punitions infligées aux élèves fussent levées, et qu'un congé extraordinaire leur fût accordé pour le restant

du jour. De leur côté, ceux-ci, voulant consacrer le souvenir de cette visite, décidèrent à l'unanimité que la timbale dans laquelle Napoléon avait bu ne servirait désormais à personne. Elle fut exposée dans la salle du conseil, après avoir été placée sous un verre bombé, sur le socle élégant duquel fut gravée cette inscription : *L'empereur Napoléon a bu dans cette timbale le . . . 1805* ; puis tous les élèves se cotisèrent pour acheter une autre timbale à leur camarade, contraint, bien à contre-cœur, de renoncer ainsi à un objet qui eût été pour lui une véritable relique.

Le soir de cette journée, en racontant à Joséphine et à ceux qui se trouvaient avec elle dans le salon les détails de la visite qu'il avait faite le matin à ses *petits lycéens*, Napoléon lui dit :

— Sais-tu ma chère amie, que j'ai fait ce matin le professeur ?

— Cela ne m'étonne pas, lui répondit l'impératrice.

— Et que je ne m'en suis pas mal tiré ? Imaginez-vous, messieurs, que je me suis assez souvenu de mon Bezout et de mon Legendre pour faire une démonstration au tableau. Je vais m'occuper très-sérieusement de la police intérieure de mes lycées. Je veux que les élèves aient tous la même tenue : j'en ai trouvé qui étaient très-bien vêtus, mais d'autres l'étaient fort mal. C'est absurde ! c'est au collège, plus que partout ailleurs, qu'il faut de l'égalité. Au reste, ces petits jeunes gens m'ont fait grand plaisir à voir. J'ai dit à Duroc de me donner les noms de ceux que j'ai interrogés ; je veux les récompenser, quoiqu'ils ne m'aient pas paru bien forts. Et puis, je retournerai les voir un de ces jours ; cela leur donnera de l'émulation. Tous ces petits gaillards-là sont autant de graines d'officiers. Il faut planter pour recueillir.

Cette promesse ne devait se réaliser que sept ans plus tard ; et il ne fallait rien moins que la naissance du roi de Rome pour la lui rappeler. En présence de l'explosion d'enthousiasme que fit naître un si grand événement, les offrandes de la poésie durent être bien froides et bien mesquines : la voix du peuple est si retentissante qu'elle étouffe toutes les autres. Quoi qu'il en soit, l'Académie (c'est-à-dire l'Institut) proposa, à cette occasion, d'accorder deux prix, un premier et un second, et six *accessits*, aux huit meilleures pièces de vers français, latins, grecs, italiens, allemands, espagnols, portugais.

et même hollandais, que la naissance du Roi de Rome devait nécessairement inspirer. Plus de cinq cents pièces furent imprimées, signées et publiées dans deux gros volumes ayant pour titre : *Hommages poétiques à Leurs Majestés Impériales et Royales, sur la naissance de leur auguste fils Sa Majesté le roi de Rome*. Aucun de ces concurrents, il est vrai, n'obtint les prix de poésie française, parce qu'ils furent tous deux décernés à de jeunes écoliers : le premier fut remporté par Barjaud de Montluçon, âgé de seize ans, et le second par M. Casimir Delavigne, à peu près du même âge, et l'un et l'autre élèves du lycée Napoléon.

Quand l'empereur apprit le résultat de ce concours et la position des deux lauréats :

— Vraiment ! s'écria-t-il en se frottant les mains, ce sont deux élèves de mon lycée qui ont été couronnés? . . . Je veux qu'on me présente ces deux petits messieurs-là !

Puis, après un moment de réflexion, et comme cherchant quelques souvenirs, il ajouta :

— Mais ne leur dois-je pas une visite? . . . Oui, je me le rappelle. . . Il y a longtemps ; c'était après mon retour de Milan . . . Ma foi, c'est le cas ou jamais : j'irai demain.

Le lendemain, lorsqu'un bruit inaccoutumé de chevaux et de voitures signala l'arrivée de Napoléon dans la grande cour du collège, tous les élèves, rangés dans une grande salle qui avait été disposée à cet effet, battirent des mains, et une rougeur subite colora tous les visages lorsqu'une voix annonça : *l'Empereur ! . . . Un vivat* assourdissant le salua.

— Bonjour, bonjour, messieurs, dit Napoléon, visiblement ému de cette réception.

S'étant ensuite approché des deux lauréats, que le provincial lui présenta, et après les avoir rassurés par un regard plein de bienveillance, il dit à Barjaud de Montluçon.

— C'est donc vous, mon jeune ami, qui avez su mériter le premier prix ?

— Oui, sire, répondit Barjaud en baissant les yeux.

Je vous en félicite bien sincèrement. On m'a lu vos vers ; mais si vous voulez me les réciter vous-même, je les entendrai encore avec plus de plaisir. Vous devez facilement vous les rappeler. . . Allons, un peu de hardiesse, je vous écoute.

Le jeune élève commença. A chaque instant, Napoléon faisait un signe de tête approbatif (1) ; et lorsque Barjaud eut

(1) Voici quelques strophes de cette ode, en quelque sorte inédite, puisqu'elle n'existe dans aucun recueil imprimé :

“ Quels froids religieux assiègent cette enceinte ?
Pour qui montent les vœux de la prière sainte ?
La voûte retentit de solennels concerts,
L'airain sacré résonne, et l'écho qui s'éveille
Apporte à mon oreille
La voix du bronze en feu qui gronde dans les airs.

“ O France ! quels moments de bonheur et de joie !
Quel heureux avenir à tes yeux se déploie !
L'éclat du plus beau jour brille sur tes enfants . . .
Tout fier d'un rejeton qui croît sous son ombrage,
Le cèdre au vert feuillage
Laisse voir, des forêts, ses rameaux triomphants.

“ Rome, relève-toi plus brillante et plus fière,
Jette tes vêtements tout souillés de poussière ;
Viens t'asseoir de nouveau sur le trône des arts,
O Rome, ne dis plus que ta gloire est passée ! . . .
Ta splendeur effacée
Reprend tout son éclat sous de nouveaux Césars.

“ Couché sous les débris du Capitole antique,
L'aigle romain s'arrache au sommeil léthargique.
Qui jadis l'enchaîna dans ses temples déserts :
Il agite son aile, il frémit d'espérance,
Et l'aigle de la France
L'invite à s'élaner dans l'empire des airs.

achevé, malgré la recommandation qui avait été faite aux élèves, par les professeurs, de garder un silence absolu, cédant à leur entraînement et à leur amitié pour un camarade dont ils s'enorgueillissaient, ceux-ci firent entendre une triple salve d'applaudissements : Napoléon en avait lui-même donné le signal. Le calme rétabli, l'empereur dit à M. Casimir Delavigne :

— Vous, mon petit ami, qui avez obtenu le second prix, que puis-je faire pour vous ?

Le jeune poète, qui n'avait pas de fortune et qui devait être un jour le soutien de sa famille, répondit d'une voix timide :

— Sire, je demande à Votre Majesté d'être exempté de la conscription.

A ces mots, Napoléon fronça légèrement le sourcil, et, après avoir hoché la tête, il répondit assez laconiquement :

Accordé ! Puis, se retournant vers Barjaud, il répéta :

— Et vous, jeune homme, que me demanderez-vous ?

La poitrine haletante, l'œil en feu, Barjaud répondit d'une voix haute et assurée : Sire, l'honneur d'être admis bientôt dans votre brave armée !

Bien ! bien ! jeune homme ! s'écria Napoléon en saisissant la main de Barjaud, qu'il pressa à plusieurs reprises ; oui, mon ami, à bientôt, je ne vous oublierai pas ; à votre âge, Homère, lui aussi, m'eût demandé une épée !

On sait avec quel talent M. Casimir Delavigne se rendit plus tard l'interprète des douleurs de la France après le désastre de Waterloo. Quant à Barjaud de Montluçon, le souvenir de la visite et des paroles de Napoléon avait laissé dans son âme une de ces impressions qui ne s'effacent jamais. Au commencement de 1813, il écrivit à l'empereur et lui demanda l'exécution de sa promesse. Admis dans les tirailleurs de la jeune garde, avec un brevet de lieutenant, il se couvrit de gloire à Lutten et à Bautzen ; déjà même il avait obtenu, par sa bravoure, le grade de capitaine avec la décoration de la Légion d'Honneur, lorsque, dans une charge à la baïonnette qu'il fit à la tête de sa compagnie, à Leipzig, il tomba mort, atteint de deux balles qui lui traversèrent la poitrine. En apprenant cette nouvelle, Napoléon s'écria douloureusement :

— Mon pauvre Barjaud ! La France y perd peut-être un grand poète ; mais moi j'y perds certainement un ami et un brave officier.

L'effet de l'alliance de Napoléon avec la maison de Lorraine avait été d'amener un refroidissement entre lui et l'empereur de Russie. Dès 1810, ce dernier, qui voyait l'empire de Napoléon s'approcher de lui comme un océan qui monte, avait augmenté ses armées et renoué ses relations avec la Grande-Bretagne. Toute l'année 1811 se passa en négociations infructueuses qui, au fur et à mesure qu'elles échouaient, rendaient la guerre de plus en plus prochaine et de plus en plus probable ; mais le 9 mars 1812, Napoléon ayant quitté Paris après avoir ordonné au duc de Bassano de remettre les passeports au prince Kourakin, ambassadeur du czar, il n'y eut plus à s'y méprendre : la guerre était commencée même avant d'avoir été déclarée. L'impératrice Marie-Louise rejoignit Napoléon à Dresde, où il était allé pour visiter sa famille. Après être resté quinze jours dans cette capitale de la Saxe, et y avoir fait jouer, selon la promesse qu'il avait faite à Paris, Talma et mademoiselle Mars devant un parterre de rois, il quitta Dresde, et arriva à Thorn le 2 juin, en annonçant son arrivée en Pologne par une proclamation datée du quartier général de Wilkowsky, le 22 du même mois.

La grande armée qu'allait conduire Napoléon en personne était la plus belle, la plus nombreuse et la plus aguerrie qui fût au monde. Elle était divisée en quinze corps, comman-

“ Ils s'envolent tous deux des champs de la victoire ;
Ils ont associé leur essor et leur gloire ;
Mais l'aigle des Romains s'étonne, à son réveil,
Qu'un autre ait su monter au séjour du tonnerre,
Et, planant sur la terre,
Soutienne mieux que lui les regards du soleil !”

bulletin, en date du 14, apporte à Paris la nouvelle de calamités inconnues jusqu'alors, et auxquelles les Français ne croiraient pas si elles ne leur étaient racontées par leur empereur lui-même.

A compter de ce jour, c'est un désastre qui égale nos plus grandes victoires. Vingt jours s'écoulent, et, le 5 décembre, tandis que les restes de la grande armée agonisent à Wilna, Napoléon, sur les instances de ses principaux capitaines, part en traîneau de Smorgoni pour la France... Le froid avait alors atteint 27 degrés au-dessous de zéro.

M. de Pradt, l'ambassadeur, venait de recevoir une dépêche du duc de Bassano, qui lui annonçait l'arrivée à Varsovie du corps diplomatique, qui avait passé l'été à Wilna. Il était occupé à répondre à ce chef de la secrétairerie d'Etat, lorsque les portes de son cabinet s'ouvrent et donnent passage à un homme qui marchait appuyé sur un des secrétaires de M. de Pradt.

— Allons, suivez-moi, dit cette espèce de fantôme en s'adressant à M. l'archevêque de Malines.

Un taffetas noir enveloppait la tête de cet homme, dont le visage était comme perdu dans l'épaisseur de la fourrure où elle était enfoncée; sa démarche était encore appesantie par un double rempart de bottes fourrées: c'était une scène de revenant. M. de Pradt se lève, l'aborde, et saisissant quelques traits de son profil, le reconnaît et lui dit:

— Comment! c'est vous, M. de Caulaincourt? Où est l'empereur?

A l'hôtel d'Angleterre; il vous attend.

— Et l'armée?

— L'armée! répéta le grand écuyer en levant les mains au ciel; il n'y a plus d'armée.

Alors, prenant M. de Caulaincourt par le bras, M. de Pradt lui dit d'un ton ému:

— M. le duc, il est temps d'y penser; il faut que tous les vrais serviteurs de l'empereur se réunissent pour lui faire un rempart de leurs corps.

— Quelle fatalité!... Allons, partons: l'empereur vous attend.

L'ambassadeur se précipite dans la rue, arrive à l'hôtel d'Angleterre; il était une heure et demie; un gendarme polonais gardait la porte. Le maître de l'hôtel l'examine, hésite un instant, et cependant le laisse franchir le seuil de son logis. Il trouve dans la cour une petite caisse de voiture montée sur un traîneau fait de quatre morceaux de bois de sapin et à moitié fracassé. Deux autres traîneaux découverts servaient à transporter le général Lefèvre-Desnoettes avec un autre officier, le mameluk Rustan et un valet de pied. Voilà tout ce qui restait de tant de grandeur et de magnificence avant le débâcle s'ouvre mystérieusement; un court pourparler s'établit; Rustan reconnaît le visiteur et l'introduit. On faisait les apprêts du dîner.

Napoléon était dans une petite salle basse, glacée; les volets étaient à demi fermés pour protéger son incognito. Une maubois verte, qui, rebelle à ses efforts, répandait avec beaucoup de bruit plus de mousse dans les coins de la cheminée que de chaleur dans l'appartement. Napoléon, comme à son ordinaire, se promenait dans la chambre; il était venu à pied du fort de Praga à l'hôtel d'Angleterre, enveloppé d'une pelisse pièce de capuchon fourré, et ses bottes de cuir étaient enveloppées de fourrures.

— Ah! ah! vous voilà, M. l'ambassadeur, dit-il à M. de Pradt.

Celui-ci s'approcha avec vivacité, et, avec cet accent que le sentiment peut seul excuser du sujet au souverain, lui dit:

— Vous vous portez bien, sire? Vous n'avez donné bien de l'inquiétude; mais enfin vous voilà... Que je suis aise de revoir Votre Majesté!

En disant ces mots, M. de Pradt l'aida à se défaire de sa pelisse et de son capuchon.

— Comment êtes-vous dans ce pays-ci? reprit-il.

Alors, rentrant dans son rôle et se replaçant à la distance dont il ne s'était écarté que par un mouvement bien excusable dans la circonstance, il lui traça avec ménagement le tableau de l'état actuel du duché; il n'était pas brillant: cinq mille Russes, avec du canon, marchaient sur Zamosk: enfin, il lui parla de la détresse des Polonais.

— Qui donc les a ruinés? demanda Napoléon avec vivacité.

— Sire, la disette de l'année dernière.

— Où sont les Autrichiens? continua l'empereur; il y a quinze jours que je n'ai pas entendu parler d'eux.

— Sire, je n'ai vu personne pendant la campagne, répondit M. de Pradt.

Alors, il lui expliqua pourquoi et comment la dispersion des forces polonaises avait fini par rendre presque invisible une armée de quatre-vingt mille hommes.

— Que veulent les Polonais?

— Être Français, sire, s'ils ne peuvent pas être Polonais.

— Mon intention a toujours été qu'ils le fussent. Il faut lever dix mille Cosaques polonais; on arrêtera les Russes avec cela.

Et quant M. de Pradt lui dit qu'il était fâcheux d'employer à l'étranger des hommes sans talent, Napoléon lui répliqua en lui lançant un regard sardonique:

— Et où y a-t-il des gens à talent?

Napoléon congédia M. de Pradt en lui recommandant de lui amener, après son dîner, le comte Stanislas Potoski et le ministre des finances. Leur entretien avait duré à peu près une demi-heure, et, pendant ce temps, Napoléon n'avait cessé de se promener paisiblement, selon son habitude. Lorsque ces messieurs allèrent chez l'empereur, vers trois heures, Napoléon sortait de table. Aussitôt qu'il les vit entrer:

— Comment vous portez-vous, M. Stanislas, et vous, M. le ministre des finances? demanda-t-il.

Et sur les protestations de ces messieurs, de la satisfaction qu'ils éprouvaient à le voir sain et sauf après tant de dangers:

— Des dangers! répéta Napoléon, pas le moindre. Ne suis-je pas habitué à vivre dans l'agitation? Il n'y a que les rois fainéants qui engraisent dans leurs palais; moi, c'est à cheval et dans les camps. Mais, messieurs, je vous trouve bien alarmés ici!

— Sire, les bruits publics...

— Bah! j'ai encore cent vingt mille hommes; j'ai toujours battu les Russes. Je vais chercher trois cent mille hommes; dans six mois je serai encore sur le Niémen. Dans ce moment, je pèse plus, assis sur mon trône, qu'à cheval à la tête de mon armée. Certainement je la quitte à regret, cette armée; mais il faut surveiller l'Autriche et la Prusse; tout ce qui arrive n'est que peu de chose: c'est l'effet du climat; l'ennemi n'y est pour rien, je l'ai battu partout.

Alors Napoléon parla des âmes fortement trempées; puis il continua en disant:

— J'en ai vu bien d'autres... A Marengo, j'étais battu jusqu'à six heures du soir; le lendemain, j'étais maître de l'Italie. A Essling, j'étais maître de l'Autriche. Cet archiduc avait cru m'arrêter; mon armée avait déjà fait une demi-lieue en avant; je n'avais pas encore fait toutes mes dispositions, et on sait ce que c'est quand je suis là. Je ne puis empêcher, moi; que le Danube grossisse de seize pieds dans une nuit. Ah! sans cela, la monarchie autrichienne était finie; mais il était écrit que je devais épouser une archiduchesse.

Et cela fut dit avec un air d'indifférence.

— Nos chevaux normands, reprit Napoléon, sont moins durs que les Russes, ils ne résistent pas au froid, passé quinze degrés, de même que les hommes: allez voir les Bavarois, il n'en reste pas un. Peut-être dira-t-on que je suis resté trop longtemps à Moscou. Cela peut être; mais il faisait beau, la

saison a devancée l'époque ordinaire ; j'y attendais la paix. Le 5 octobre, j'ai envoyé Lauriston pour en parler. J'ai failli aller à Pétersbourg : j'en avais le temps. On tiendra à Wilna. J'y ai laissé le roi de Naples. Ah ! ah ! c'est un grand drame politique que celui qui se joue en ce moment en Europe. Les Russes se sont montrés ; l'empereur Alexandre est aimé. Ils ont des nuées de Cosaques. C'est quelque chose que cette nation ! On m'a proposé d'affranchir les esclaves, je ne l'ai pas voulu ; ils auraient tout massacré. Qui aurait pu croire qu'on frappât jamais un coup comme celui de l'incendie de Moscou ? Maintenant ils nous l'attribuent ; mais ce sont bien eux. Beaucoup de Polonais m'ont suivi ; ce sont de braves gens, ceux-là ! ils me retrouveront.

Jusqu'à M. de Pradt avait cru devoir laisser le champ libre aux ministres polonais, qui ne prononcèrent pas un mot. Il ne se permit de se mêler à la conversation que lorsque ceux-ci commencèrent à s'apitoyer sur la détresse du duché. Alors Napoléon accorda, à titre de secours, une somme de trois millions, qui était depuis trois mois à Varsovie, et trois autres millions en billets provenant des contributions de la Courlande. Ensuite les ministres annoncèrent l'arrivée des corps diplomatiques.

— Ce sont autant d'espions, dit Napoléon ; je n'en voulais pas à mon quartier général. Tous ces hommes-là ne sont

uniquement occupés que d'envoyer des notes à leurs cours.

La conversation se prolongea ainsi pendant près de deux heures. Le feu s'était éteint : le froid avait gagné les visiteurs ; Napoléon, seul, semblait y être indifférent.

Enfin, après leur avoir demandé s'il avait été reconnu, et leur avoir dit que cela lui était égal, il renouvela aux ministres l'assurance de sa protection, et s'appêta à repartir. Les ministres et son ambassadeur lui adressèrent alors les paroles les plus affectueuses pour la conservation de sa santé et le succès de son voyage.

— Je vous remercie, messieurs, leur répondit-il ; je ne me suis jamais mieux porté.

Telles furent les dernières paroles de Napoléon. Aussitôt après il monta dans l'humble traîneau qui portait César et sa fortune, et disparut à tous les yeux.

Le 18 décembre 1812 au soir, c'est-à-dire le lendemain de la publication du 29^e bulletin, qui apprit à la France les désastres de nos armées, l'empereur se présentait, dans une mauvaise calèche, à un des guichets des Tuileries, dont on hésita quelque temps à lui ouvrir la porte ; mais enfin, s'étant fait reconnaître, il alla surprendre Marie-Louise dans son lit, impatient de recevoir les embrassements d'une épouse et d'un fils qu'il affectionnait sincèrement.

(A CONTINUER.)

VOYAGE DANS L'INDE.—MONUMENTS.

NOUS lisons la description exacte du palais d'Ackbar dans le *Journal asiatique* de Calcutta. Les détails suivants donneront une idée du style adopté dans la plupart des édifices indiens de cette époque : «Le palais est construit en granit rouge. Le bâtiment principal qui borde la Jumna, se compose d'une grande salle, jadis tapissée d'argent massif, et d'une suite de pièces octogones liées entre elles par autant de vestibules. Les murs, le plafond, le dallage, tout y est en marbre blanc, incrusté d'arabesques en agates et en cornalines de diverses nuances. Vu des terrasses qui le surmontent, le palais se dessine sur un plan fort irrégulier ; car on découvre alors qu'il se compose de plusieurs quadrilatères isolés, formant galerie autour d'un boulingrin, dont une salle de bain occupe le centre. L'un de ces hôtels a un pavillon d'été, où aucune croisée ne laisse pénétrer le jour. Ses murs sont incrustés de glaces et d'arabesques en gypse, en argent et en pierres précieuses qui répandent un vif éclat. Le sol, pavé de marbre, est coupé de canaux destinés à recevoir l'eau courante, d'où s'échappait une fraîcheur continuelle. C'est là que les empereurs mogols venaient, à la lueur des flambeaux, chercher un abri contre les chaleurs de la journée.»

Le palais d'Ackbar a résisté jusqu'ici aux injures du temps. Il n'en est pas de même de son tombeau, qui s'élève à une demi-lieue au nord d'Agra, dans le voisinage des ruines de Secandra. Le mausolée du conquérant mogol se présente sous

la forme d'une pyramide quadrangulaire en granit rouge, supportée par des colonnes de marbre blanc. Le cercueil est placé dans un caveau éclairé nuit et jour.

On voit encore à Agra la Muti-Mutjid, ou la Perle des Mosquées, et le fameux mausolée de Taji-Mahal, que l'on regarde généralement comme le plus beau monument du nord de l'Inde. L'empereur Jehan avait promis à sa femme Taji-Mahal de lui élever un tombeau qui, pour la beauté et la richesse, n'eût pas son pareil dans le monde. Les pyramides des rois d'Egypte paraissent peut-être plus grandioses, en raison de leurs gigantesques proportions et des immenses travaux qu'elles représentent ; mais ce ne sont que des blocs de pierres inertes, équarries à coups de marteau, transportées à force de bras ; tandis que le monument de Taji-Mahal, dans sa forme moins massive, est un chef-d'œuvre d'art et de ciselerie ; ce sont des blocs de marbre travaillés par des artistes.

Ainsi, dans l'Inde comme en Egypte, la vanité des souverains s'attachait surtout à la magnificence des tombes. Aux palais de granit, dont les dômes argentés retentissaient aux bruits de leurs fêtes ou dérobaient aux yeux des peuples la honte de leur oisiveté fastueuse, les princes indiens préféraient les mausolées de marbre où devaient reposer leurs cendres. Il semble qu'ils aient calculé la brièveté de la vie et l'éternité de la mort, et qu'ils aient réservé pour leur dernière demeure les matériaux les plus solides, les plus riches trésors, les plus merveilleuses conceptions de l'art auquel ils confiaient le soin d'immortaliser leur court passage ici-bas !

(Musée des Familles.)

C. LAVOLLÉE.

LES TROIS SŒURS.

PAR GEORGE SAND.



Le curé d'une petite ville de Lombardie où j'ai passé quelque temps avait trois nièces, toutes trois agréables et parfaitement élevées. Orphelines et sans fortune, elles furent recueillies par leur oncle, et, grâce à leur économie, à leur bon caractère et à leur zèle, elles apportèrent, en même temps que le bonheur et la gaieté, un surcroît d'aisance dans le presbytère. Le bon vieillard, en retour, sut leur inspirer tant de sagesse par ses leçons, qu'elles renoncèrent à l'idée, peut-être un peu caressée jusque là, de se marier. Il leur fit entendre qu'étant pauvres, elles ne trouveraient que des maris au-dessous d'elles par l'éducation, ou tellement pauvres eux-mêmes, que la plus profonde misère serait le partage de leur nouvelle famille. «La misère n'est point un opprobre, leur disait-il souvent en ma présence ; honte à quiconque ne redoublerait pas de respect pour ceux qui en sont accablés ! Mais c'est une si rude épreuve que le besoin ! N'y a-t-il pas une témérité bien grande à risquer la paix et la soumission de son âme dans un si terrible pèlerinage ? » Il fit si bien qu'il éleva leurs esprits à un état de calme et de dignité vraiment admirable. Lorsqu'il voyait un nuage sur la figure de l'une d'elles : « Eh bien ! qu'as-tu ? disait-il avec cette liberté de la plaisanterie italienne. *Nipotina*, ôtez-vous de la fenêtre ; car si les jeunes gens qui passent dans la rue vous voient ainsi, ils vont croire que vous soupirez après un mari ; » et aussitôt le sourire de Pinobence et d'un juste orgueil reparaisait sur le visage mélancolique. Vous pensez bien que cette famille vivait dans la plus austère retraite. Ces jeunes filles savaient trop bien qu'elles devaient éviter jusqu'au regard des hommes, vouées comme elles étaient au célibat. S'il y eut des inclinations secrètement écloses, secrètement aussi elles furent comprimées et vaincues. S'il y eut quelques regrets, il n'y eut entre elles aucune confidence, quoiqu'elles s'aimassent tendrement ; mais la fermeté et le respect de soi-même étaient si forts en elles, qu'il y avait une sorte d'émulation tacite à étouffer toute semence de faiblesse sans la mettre au jour. L'amour-propre, mais un amour-propre touchant et respectable, tenait en haleine la vertu de ces jeunes recluses.

Et il faut croire que la vertu n'est pas un état violent dans les belles âmes, qu'elle y pousse naturellement et s'y épanouit dans un air pur ; car je n'ai jamais vu de visages moins hâlés, de regards moins sombres, d'aspect moins farouche. Fraîches comme trois roses des Alpes, elles allaient et venaient sans cesse, occupées au ménage de l'aumône. Lorsqu'elles se rencontraient dans les escaliers de la maison ou dans les allées du jardin, elles s'adressaient toujours quelque joyeuse et naïve attaque, elles se serraient la main avec cordialité. Je demeurais dans le voisinage, et j'entendais leurs voix fraîches gazouiller par tous les coins du presbytère ; aux jours de fête, elles se réunissaient dans une salle basse pour faire quelque pieuse lecture à haute voix, à tour de rôle. Après quoi elles chantaient en partie quelque cantique. Par les fenêtres entr'ouvertes je voyais et j'entendais ce joli groupe à travers les guirlandes de roses blanches et de lisérons écarlates qui encadraient la croisée. Avec leurs magnifiques chevelures blondes, et des bouquets de fleurs naturelles dont se coiffaient les jeunes Lombardes, c'est vraiment le trio des Grâces chrétiennes.

La cadette était la plus jolie. Il y avait plus d'élégance naturelle dans ses manières, plus de finesse dans son esprit : je dirais aussi plus de magnanimité dans son caractère, si je ne craignais de détruire dans mes souvenirs l'admirable unité de ces trois personnes, en n'admettant pas que le trait d'héroïsme que je vais vous raconter n'eût pas été possible à toutes trois également.

Arpalice était le nom de cette cadette. Elle aimait la botanique et cultivait une plate-bande de fleurs exotiques le long d'un mur du jardin qui recevait les pleins rayons du soleil et en conservait la chaleur jusqu'à la nuit. De l'autre côté du mur s'élevaient, à quelque distance, les fenêtres d'une jolie maison voisine, qu'une riche famille anglaise loua pour un été. Lady C... avait avec elle deux fils, l'un phthisique, et qu'elle essayait de rétablir à l'air pur des campagnes alpêtres ; l'autre, âgé de vingt-cinq ans, plein d'espérance, beau de visage et doué d'un esprit fort droit, d'un caractère équitable et généreux. Ce jeune homme voyait de sa fenêtre la belle Arpalice arroser ses fleurs ; et, dans la crainte de la mettre en fuite, il l'observait chaque jour, et tout le temps qu'elle demeurait, par la fente des rideaux de la *tendina*. Il en devint amoureux, et tout ce qu'il apprit d'elle et de son entourage le captiva si fort, qu'il la demanda en mariage, avec l'agrément de lady C... , laquelle, voyant dépérir son fils aîné, et craignant d'éloigner par sa rigueur le second, fit le sacrifice de ses préjugés aristocratiques et donna son consentement. Grande fut la surprise dans la maison anglaise quand le curé, après avoir consulté sa nièce, remercia poliment et refusa net pour elle l'offre d'un nom illustre, d'une immense fortune, et, ce qui était plus digne de considération, d'un amour honorable. Le jeune lord crut que la fierté du presbytère avait été blessé par la précipitation de sa démarche ; il montra tant de douleur que lady C... se décida à aller en personne trouver Arpalice, et lui demanda avec instance de devenir sa bru. La beauté, le grand sens et la grâce de cette jeune personne la frappèrent tellement, qu'elle partagea presque le chagrin de son fils en la trouvant inébranlable dans sa résolution. Le jeune C... tomba malade, et, au même temps, son frère aîné mourut. Le séjour de la famille anglaise se prolongea dans la petite ville. Le curé alla trouver lady C... , lui offrit de délicates consolations, s'enquit avec intérêt de la santé du jeune lord et s'efforça, par les soins les plus empressés, d'adoucir leur triste situation. A peine rétabli, lord C... , qui avait fait mettre son lit auprès de la fenêtre, afin d'apercevoir de temps en temps Arpalice, se glissa le long du jardin du presbytère, cacha des billets doux dans les fleurs qu'Arpalice venait cueillir, lui en fit parvenir d'autres, la suivit à l'église, et enfin lui fit une cour assidue, mystérieuse et romanesque dont elle n'avait guère le droit de s'offenser, puisqu'il avait si bien prouvé à l'avance l'honnêteté de ses vœux.

Un mois s'écoula ainsi, et un matin, Arpalice avait disparu ; grand effroi et grande rumeur dans le presbytère ; déjà les deux sœurs désolées couraient en se tordant les mains vers la rue pour avoir des nouvelles de la fugitive, lorsque le curé, sortant de sa chambre d'un air ému mais non affligé, leur dit de se tenir tranquilles, de ne montrer aux gens du dehors, aucune surprise et de ne point avoir d'inquiétude. C'était lui-même disait-il, qui avait envoyé Arpalice à Bergame pour une affaire à lui personnelle, et dont il priait ses chères nièces de lui demander compte qu'après le retour de leur sœur. Trois jours après cette matinée, la famille anglaise partit pour

Venise et de là pour Vienne. Le jeune lord paraissait consterné, mais il ne voulut pas souffrir que sa mère renouvelât ses instances. En même temps qu'ils prenaient, à l'est, la route de Brescia, le curé était de retour celle de Bergame; et le lendemain, Arpalice était de retour avec lui au presbytère. Elle était fort pâle et se disait souffrante; mais elle était aussi affectueuse et aussi sereine qu'à l'ordinaire. Elle pria ses sœurs de ne pas la questionner, et ce ne fut qu'au bout de six mois, après que les brillantes couleurs de la santé eurent reparu sur ses joues, qu'il fut permis au curé de trahir son chaste secret. Arpalice avait aimé lord C..., mais, par tendresse pour ses sœurs, elle n'avait pas voulu se marier.

Voici la lettre que l'oncle avait trouvée dans sa serrure le jour où Arpalice avait pris la fuite. Le bonhomme, en essayant de me la lire, était si ému, qu'il ne put achever, et, me la jetant sur les genoux: "Tenez, me dit-il, j'y renonce, quoique je la sache par cœur." J'ai pris copie de cette lettre avec sa permission, et la voici: "Mon oncle, ne me blâmez pas de la faiblesse qui m'accable, j'ai tout fait pour lutter contre mon cœur. Il faut que cette passion qu'on appelle inclination (je traduis textuellement) soit bien plus difficile à gouverner que je ne croyais. Apparemment qu'il plaît au Seigneur de m'éprouver pour me ramener au sentiment de la crainte et de l'humilité. Hélas! mon bon oncle, gardez-moi le secret. Rien au monde n'eût pu me déterminer à avouer à mes pauvres sœurs pourquoi j'étais malade; mais vous êtes mon confesseur et mon père en Dieu; je viens vous avouer avec honte que c'est le chagrin qui m'a vaincue. J'ai eu l'imprudence de recevoir plusieurs lettres de ce jeune homme; je vous les renvoie, mon oncle, brûlées, que je ne les revoie jamais; elles m'ont fait trop de mal! Elles ont troublé le zèle de mes jours et le repos de mes nuits. J'ai laissé le venin de la flatterie s'insinuer dans mon âme, et en un instant, chose étrange et déplorable! l'estime de cet étranger m'est devenue plus précieuse que les bénédictions de ma famille.

"Tandis que les plus tendres caresses de mes sœurs, tandis que les plus bienveillantes paroles me tiraient à peine d'une secrète mélancolie, les phrases insensées que milord m'écrivait, et que je devorais avec mystère, me faisaient monter le feu au visage, et mon cœur bondissait comme s'il allait se briser. O mon cher oncle, quelle chose puissante que la louange! quelle chose faible et lâche que notre cœur quand nous en avons ouvert l'accès! le désordre de mon âme, arrivé si subitement lorsque je me croyais si affermie, est un mystère pour moi. Je ne comprendrai jamais comment un homme que je ne connais pas a pu m'inspirer plus d'attachement pendant quelques instants que vous et mes sœurs. Un sentiment si injuste, si aveugle ne peut être qu'une embûche de Satan.

"Lorsque je l'ai repoussé la première fois, vous m'avez dit de bien réfléchir, vous m'avez engagé à suivre mon penchant, vous m'avez répété les paroles sacrées: *Il est écrit, la femme quittera son père et sa mère.* Je sais que c'est la loi des anciens temps. Mais aujourd'hui qu'il y a tant de filles à marier qui ne demandent pas mieux, je ne crois pas que les hommes soient en peine de trouver à s'établir; et dès ce premier jour, comme j'avais l'esprit calme et que je ne sentais rien pour milord, il m'a semblé que je devais refuser, par amour pour mes deux pauvres sœurs, une fortune si différente de la leur. Madame sa mère m'a bien dit qu'elle les doterait, qu'elle les emmènerait avec moi; vous ne pouviez quitter votre état, vous, mon oncle, et je n'ai pu souffrir l'idée de me séparer de vous, et de cette chère petite maison où nous vivions si heureux, pour aller porter de grandes robes et rouler dans des pays que je ne connais pas; et puis, je me suis dit que, comme ce n'était pas la fortune qui pouvait tenter et me faire épouser milord, ce n'était pas non plus en faisant part de cette fortune à mes sœurs que je pourrais les consoler si elles ne trouvaient pas le bonheur dans ma nouvelle famille; et puis encore, que sait-on? j'aurais peut-être été

heureuse dans le mariage, et mes sœurs, voyant cela, auraient peut-être souhaité de se marier aussi, et peut-être qu'elles ne l'auraient pas pu.

"Et si elles s'étaient mariées, peut-être n'eussent-elles pas fait d'heureux ménages; et voilà toutes nos existences, si tranquilles, bouleversées, voilà notre bonheur changé en souci, en regrets, en déplaisirs sans remède et sans terme. Enfin mon cerveau n'était pas malade: ce jour-là, je vis tout d'un coup et aussi clairement que si j'eusse lu dans un livre tous les inconvénients de ce mariage; je vous les démontrai à vous-même, et je vous persuadai de m'affermir dans mon refus, si je venais à changer malheureusement d'avis. Mais, après ce refus, les plaintes de milord devinrent si grandes, qu'elles endormirent ma raison; et quoique je ne lui aie pas donné par mes actions, mes paroles ou mes regards, la moindre espérance, voilà qu'aujourd'hui, après lui avoir écrit assez durement de me laisser en repos et de ne jamais compter me faire changer d'avis, je me suis évanouie dans ma chambre, et après être revenue à moi-même, je me suis sentie fondre en larmes, comme si on fût venu m'annoncer votre mort ou celle d'une de mes sœurs. Epouvantée de me sentir si faible et ne comprenant rien à la force subite de cette inclination, j'ai vu qu'il était temps de prendre quelque parti irrévocable, car je n'étais plus sûre de moi. J'ai donc ajouté au bas de ma réponse à milord, en peu de mots, que je m'en allais et ne reviendrais que lorsqu'il aurait lui-même quitté le pays. J'ajoutai que je croyais trop à son honneur pour craindre qu'il laissât errer longtemps une pauvre fille sans asile, éloignée de sa maison et de ses parents. J'espère qu'il ne me fera pas attendre son départ, et que vous viendrez me chercher, mon cher oncle, aussitôt qu'il se sera mis en route.

"Mais, mon oncle, ne pensez pas que le sacrifice soit au-dessus de mes forces, et que votre tendresse trop indulgente ne vous porte pas encore cette fois-ci à me faire revenir de ma détermination. Au nom du ciel, si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous croyez que mon espoir n'est pas de ce monde, et que je suis digne d'aspirer à la gloire de Dieu, ne confiez pas un mot de tout ceci à mes sœurs, elles rendraient mon effort plus difficile. Ecoutez, mon bon oncle, mon cher confesseur, je sais ce que je fais. Je souffre, mais je peux souffrir à présent que j'ai passé une nuit en prière."

Ici le caractère de l'écriture indiquait une interruption et une main plus ferme.

"Ecoutez, mon oncle, ne me grondez pas. Vous m'aviez fait promettre de ne jamais prononcer un vœu quelconque, à Notre-Seigneur, ou à la Vierge, ou aux saints, sans vous consulter à l'avance. Eh bien, pardonnez-moi, j'ai vu que vous étiez plus faible pour moi que moi-même, et je viens de m'engager, au lever du soleil, par un vœu irrévocable, à rester dans le célibat. Je n'ai pas agi à la légère, je vous en réponds.

"J'ai prié l'Esprit-Saint de m'éclairer. J'ai pris mon temps. L'étoile du matin brillait, et la nuit était encore noire. Je me suis dit: Je méditerai jusqu'à ce que la clarté du jour ait effacé cette étoile. Et je me suis mise à genoux devant ma fenêtre en face de l'orient, qui est la figure de l'avenue du Fils de l'homme sur la terre. J'ai senti que la grâce descendait en moi. Oui, je l'ai senti; car à mesure que la fraîcheur du matin soulageait mes membres rompus, je sentais comme une brise du ciel qui soulageait mon cœur. Et à mesure que l'étoile palissait, la flamme de mon coupable amour s'affaiblissait. Et à mesure que l'orient s'embrassait, mon espoir et ma foi se ranimaient. Enfin, quand le premier bord du soleil a dépassé la haie du jardin, j'ai été saisie comme d'une extase, j'ai cru voir la face du Sauveur rayonner dans ce globe de feu, mon cœur s'est brisé en sanglots de bonheur, et je me suis levée par un mouvement involontaire, en tendant les bras vers lui et en m'écriant: *Je jure.*

"Tout est dit, mon oncle, il ne faut plus me parler de mariage; depuis un quart d'heure, je me sens si joyeuse que je

vois bien que j'ai pris le bon parti et que j'ai accompli la volonté de Dieu. Que ni vous ni mes sœurs ne m'en fassiez un mérite. Vous n'existeriez pas, que je prendrais encore le parti de conserver à Dieu cette âme libre qui jusqu'ici, n'a adoré que lui, et qui n'a jamais trouvé ni souffrance, ni mécompte, ni effroi dans cet amour.

« Maintenant, je pars pour Brescia. Je descendrai chez notre cousine l'aveugle. Je lui dirai que c'est vous qui m'envoyez acheter une devanture d'autel, et je vous attends, cher oncle. A bientôt, j'espère. »

Lorsque Giulia et Luigina, les deux autres sœurs, connurent cette lettre, elles voulurent courir se jeter dans les bras d'Arpalice; mais le curé, qui avait choisi, pour la leur communiquer, l'heure à laquelle Arpalice cultivait ses fleurs, les pria, au contraire, de ne point lui en parler. « Redoublez de tendresse et de soins pour elle, leur dit-il, rendez-la plus heureuse encore que vous ne faites, s'il est possible. Aimez-la, estimez-la davantage si vous pouvez, laissez-lui de temps en temps entendre, dans les occasions délicates, que vous savez de quelles hautes vertus elle est capable; mais promettez-moi de ne jamais entrer en explication sur ce sujet. » Elles le promirent, et furent fidèles à leur engagement. Et quand je demandai au curé, qui me racontait ces détails, pourquoi il avait exigé si expressément ce silence.—Voyez, dit-il en souriant; tout acte sublime a une explication naturelle, et l'explication naturelle n'empêche pas l'acte d'être sublime; il y a dans Arpalice un immense, un vénérable orgueil, si je puis m'exprimer ainsi. En même temps, il y a tant de foi et de droiture, qu'elle regarde son sacrifice comme la dernière chose du monde, tandis que ses hésitations, son entraînement vers le jeune homme, et les regrets qu'elle a étouffés depuis, lui apparaissent comme des faiblesses dont elle rougit; et je sais, moi qui connais tous les replis de son cœur, qu'en vantant la grandeur de son courage, ses sœurs l'eussent beaucoup plus humiliée que flattée... Et puis, qui sait si, en lâchant la bride à ces conversations dangereuses, la tête des deux autres ne se fût pas enflammée de quelque vaine curiosité? Qui sait si l'amour d'Arpalice ne fut pas sorti de ses cendres? Tout le monde se trouve bien de cet arrangement. J'ai voulu dire à Giulia et Luigina ce qu'elles devaient de reconnaissance et d'admiration à leur sœur. Ne pas le dire, c'eût été frustrer Arpalice de ce redoublement d'amour qui lui était dû, comme la récompense de sa grande action. Mais ces sortes de tragédies doivent se jouer dans le plus profond mystère de la conscience, et n'avoir pour spectateur que Dieu.

— Au reste, ajouta-t-il, mes nièces sont restées unies par une invincible tendresse. Le presbytère n'a rien perdu de sa propreté, ni le jardin de son éclat. Arpalice est plus fraîche que jamais, comme vous voyez; on chante toujours, on rit toujours comme devant; on lit toujours *l'Imitation*; on prie avec ferveur, et Dieu bénit les cœurs simples. Si une personne chez nous est plus sereine et plus contente de son sort que les autres, c'est certainement Arpalice.



(PORTRAIT DE GEORGE SAND.)

ECONOMIE DOMESTIQUE.

CONFITURE SANS NOM.

PRENEZ des carottes tendres, épluchez-les, coupez-les grossièrement, pesez-en une livre, mettez-les cuire dans une casserole de cuivre avec un verre d'eau, passez-les dans une passoire, que vous posez sur un saladier.

Achetez deux citrons, enlevez-en le zest, coupez-les en filets larges de 2 millimètres et longs d'un centimètre. Pesez une livre de sucre que vous cassez grossièrement, mettez-le cuire avec un verre d'eau dans la même casserole où vous avez fait cuire les carottes, jetez-y les zests des citrons, remuez le tout avec une écumoire. Lorsque le sucre est bien clair et forme des fils qui tombent du bord de l'écumoire, ajoutez-y la purée de carottes et le jus des deux citrons. Après un ou deux bouillons, retirez vos confitures, et mettez-les dans des pots de verre.

Pour les couvrir, vous coupez des petits ronds de papier que vous mettez tremper dans l'eau-de-vie et que vous posez sur la confiture; puis des carrés de papier que vous faites tremper

dans l'eau; vous en posez un sur un des pots: alors, de vos deux mains, vous appuyez sur les bords de ce pot, tout en le tournant et en déchirant le papier à mesure qu'il se colle sur et sous les bords: si le papier, par sa mauvaise nature, ne se collait pas bien, il faudrait y passer le doigt mouillé d'un peu de gomme arabique fondue dans l'eau.

Lorsque l'on veut offrir de ces confitures, avec un couteau pointu on forme un demi-cercle sur le papier, on le relève comme un couvercle à charnière; puis quand on a servi, on le rabat.

Si vous me demandez quel fruit écrire sur ces pots de confitures, je serai fort embarrassée de vous répondre: elles sont d'une belle couleur orange, elles ont de ce fruit le goût, elles ont aussi le goût de l'ananas... mettez: *Confitures sans nom...* et laissez le plaisir de deviner.

Cette confiture a un avantage, c'est qu'on peut la faire en hiver, mais elle doit être meilleure avec des petites carottes nouvelles.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

Suite du Chapitre XXX.

Cabrera.



OICI ce qui était arrivé à Cabrera. Après l'enlèvement de Miss Sara Thornbull, Cabrera et Phaneuf s'étaient rendus, au galop de leurs chevaux, jusqu'à Carleton, d'où Phaneuf renvoya mener la voiture à la Nouvelle Orléans. Après avoir traversé le fleuve, ils prirent le sentier du bayou Goglu, où ils espéraient trouver une pirogue; n'y en ayant pas trouvé, ils furent obligés d'y attendre le jour, n'osant se hasarder dans la cyprière, qu'ils ne connaissaient pas assez, durant la nuit. L'état de Miss. Thornbull était vraiment déchirant; en vain

ses supplications, en vain ses pleurs, en vain ses évanouissements, rien ne put adoucir la féroce détermination du pirate. Le matin, quand ils purent distinguer le sentier, qui conduisait du bayou Goglu au bayou Latreille, Cabrera avait pris dans ses bras l'infortunée Sara, et quand ils arrivèrent chez le père Laté ils la déposèrent sur un lit, où il fallut la frotter avec de l'eau de vie pour la rappeler de son évanouissement.

Elle eut beau se jeter à genoux, elle eut beau pleurer, il fallut qu'elle embarqua dans une des pirogues, où Cabrera et Phaneuf la conduisirent de force.—Durant le trajet, elle fit plusieurs tentatives pour se jeter à l'eau, et la surveillance plusieurs eurent à exercer pour l'empêcher d'accomplir son sinistre dessein, retarda beaucoup leur célérité, de manière qu'ils n'arrivèrent à la Grande Isle qu'une couple d'heures avant que Lauriot et les jeunes gens se rencontrèrent.

Lauriot ayant communiqué à Tom ce qu'ils venaient d'apprendre, ils avancèrent avec précaution jusqu'au coude que faisait le bayou, quelques arpens plus loin; à cet endroit le bayou s'élargissait subitement, et s'ouvrait en éventail, laissant voir à trois milles au large l'île sur laquelle étaient rassemblés les pirates. Une talle de mangliers à l'abri desquels ils débarquèrent, les cachait à la vue de ceux qui étaient sur l'île, tandis qu'ils pouvaient les apercevoir, et veiller surtout les mouvements de la chaloupe, qui était tirée sur le rivage en dehors de la pointe de l'île. La pirogue dans laquelle Cabrera et Phaneuf s'étaient rendus, était en dedans de la pointe, du côté de la baie.

Après avoir discuté quelque temps avec chaleur sur ce qu'ils devaient faire, les opinions se trouvèrent à peu près divisées.—Sir Arthur voulait aller les attaquer immédiatement,

Tom et une partie des gens de police était du même avis; Lauriot était d'opinion qu'il valait mieux attendre la nuit, qui leur permettrait d'approcher de l'île sans être vus.

Trim qui s'était traîné sur le ventre à travers les herbes, pour avoir une meilleure vue de ce qui se passait au large, revint bientôt leur annoncer qu'il n'avait pu rien distinguer, et que les navires dont on avait parlé n'étaient pas visibles dans le rayon que ses yeux avaient pu embrasser de l'endroit où il s'était mis pour faire ses observations.

— Que penses-tu que nous devrions faire, Trim? lui demanda Sir Arthur; devrions-nous attendre la nuit ou aller dès suite les attaquer, avant qu'ils ne s'embarquent et ne nous échappent.

— Moué pensé valé mieux attendre la nuit.

— Mais, pour quelles raisons Trim?

— Parceque moué croyé li l'été une vingtaine, et nous yin qu'une douzaine! moué pas peur, mais n'aime pas allé faire casser mon la tête comme ça en plein jour pour rien. Moué sur mouré plusieurs.

— Mais s'ils allaient partir?

— Pourquoi partir, si voyé pas nous? ne savé pas y où l'été la frigate à li, ne savé pas y où cutter; non, li pas parti si voyez pas nous, mais si voyez nous vini, un, deux, trois, pirogues plein le monde, alors moué cré ben li poussé chaloupe au large et li partir.

— Tu as raison Trim, cria Tom en lui donnant avec force un coup de plat de sa main sur l'épaule! Tu es un vieux huck! et moi je vote pour attendre la noirceur.

Les raisons de Trim décidèrent la question et Sir Arthur, quoique à regret, se résolut à attendre la nuit. En attendant ils préparèrent un souper de viandes froides, n'osant pas faire de feu, de crainte que la fumée n'attira l'attention des pirates. Ils convinrent aussi d'attendre que la plupart se fut livré au sommeil, afin de les prendre à l'improviste, de se saisir de la jeune fille et de l'enlever avant qu'ils eussent eu le temps de faire aucune résistance organisée; remplissant par là le principal but de l'expédition, sans s'exposer aux dangers d'une défaite. Ce plan, quoiqu'il fut généralement adopté comme étant le meilleur, ne satisfaisait pas l'impatience de Sir Arthur, qui voulait tout risquer ou périr, plutôt que de laisser un seul instant de plus Miss. Thornbull au pouvoir de ces scélérats.

Quant la nuit fut entièrement tombée, la plus grande obscurité enveloppait la Grande Ile, qui, avec les dernières lueurs du crépuscule avait disparue peu à peu comme un nuage vaporeux, qui se fond graduellement au souffle d'une tiède brise des tropiques.

Sir Arthur conversait avec animation avec Lauriot; les hommes s'étaient divisés par groupes; Tom était venu s'asseoir auprès de Trim.

Après un assez long silence, Trim se tournant vers Tom lui dit à demi voix:

— Moué envi pour aller à l'île pour voyé qué li faisé là bas. Voulé ti vini?

— Je ne demande pas mieux, mais il faut prévenir Lauriot.

— C'est bon; allons parlé à li.

Ils communiquèrent ce projet à Lauriot et à Sir Arthur qui l'approuvèrent. Sir Arthur voulait les accompagner, mais Lauriot qui craignait quelque imprudence de sa part, lui fit ob-

Voir les livraisons de janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre 1849, mars, juin et juillet 1850.

server qu'il valait bien mieux qu'il se tint prêt à se mettre à la tête des gens de sa pirogue, au cas où il serait nécessaire de pousser au large sous quelque circonstance imprévoyable.

Il fut donc convenu que Tom et Trim partiraient seuls; qu'ils approcheraient aussi près de l'île que la prudence le permettrait, et qu'après avoir observé les mouvements des pirates et s'être assurés de leur force, ils reviendraient immédiatement faire leur rapport.

Les pirates venaient d'allumer un feu sur la pointe de l'île, autour duquel ils se chauffaient après avoir préparé leur souper. Ils avaient formé une espèce d'écran du côté de la mer, pour empêcher la lumière d'être aperçue de ce côté, au cas où il plairait au cutter du revenu de venir leur faire une visite. Comme ils n'avaient aucune inquiétude du côté de l'intérieur, ils ne s'en étaient pas occupés.

De l'endroit où Lauriot était avec ses gens, ils pouvaient apercevoir les hommes quand ils passaient devant le feu, mais ils ne pouvaient ni compter leur nombre, ni distinguer ce qu'ils faisaient à quelque distance de là.

Après être convenus de différents signaux, afin de se reconnaître et de se communiquer, au cas où ils se trouveraient séparés sur les eaux, Trim regarda à l'amorce de ses pistolets et s'étant assuré que sa carabine était en ordre, il poussa tranquillement sa pirogue à l'eau et prit son poste à l'avant, déposant avec soin sa carabine auprès de lui, de manière à l'avoir sous sa main. Tom se plaça au gouvernail, et tous les deux partirent pour aller exécuter leur mission dangereuse.

Leur pirogue légère et effilée, obéissant à l'impulsion puissante de ces deux vigoureux nageurs, semblait courir sur les eaux, en effleurant à peine la surface. Ils avaient d'abord dirigé leur course en droite ligne avec la flamme que les pirates avaient allumée sur l'île, de manière que Lauriot et tous ceux qui étaient restés avec lui pouvaient suivre la pirogue. Quant ils ne furent plus qu'à une certaine distance de l'île, Tom, par un coup d'aviron, dirigea sa course un peu vers l'Est, de manière à se trouver dans l'ombre que formaient une touffe d'arbres, afin d'approcher le plus près possible sans danger d'être découverts.

Ils avancèrent ainsi assez près de l'île pour distinguer parfaitement tous les mouvements de ceux qui étaient autour du feu. Ils pouvaient même les entendre parler. Après avoir examiné attentivement tout ce qu'il y avait sur la pointe, sans avoir pu distinguer Cabrera, Tom voulait retourner rendre compte de ce qu'ils avaient vu, lorsque Trim lui fit signe de regarder vers un petit arbre qui se trouvait à une trentaine de pieds en deça du feu, un peu en arrière de l'écran, de manière à se trouver en dehors du rayon de lumière.—Tom suivit des yeux la direction de la main de Trim, et il aperçut un homme qui marchait de long en large, s'arrêtant brusquement devant quelque chose, puis reprenait sa marche, faisait quelque pas et revenait à la même place. A l'agitation de ses mains, Trim comprit que cet homme était agité et parlait à quelqu'un. Quel était cet homme? à qui parlait-il? Trim et Tom ne furent pas longtemps sans reconnaître l'homme, car s'étant dirigé vers le feu, sa figure qui était éclairée par la flamme ne pouvait tromper l'œil de Trim, qui reconnut facilement Cabrera; quoique Tom ne put, de la distance où ils étaient, distinguer aucun de ses traits.

Trim se penchant avec précaution vers Tom lui dit tout bas :

— Cabrera !

— Es-tu sûr ? demanda Tom, en s'avancant sur les mains au fond de la pirogue jusqu'auprès de Trim.

— Sûr ! moué croyé mamselle Sara contre c'ti l'arbre.

— Moi aussi. Allons-nous en maintenant ?

Cabrera alluma un cigare, et s'étendit devant le feu, de manière à tourner le dos à Tom.

— Non, moué envi tiré un coup crabine dans son la tête à Cabrera.

— Vas pas !

— Moué sûr tuyé li.

— Ne fais pas un coup pareil ; si tu tuais Cabrera, peut-être que ces monstres massacraient mademoiselle Sara.

— Tu l'avyé raison.

Tout en conversant ainsi, leur pirogue s'était tellement rapproché de la rive, qu'elle frotta sur le sable, avant qu'ils s'en fussent aperçus; tant ils étaient absorbés dans la contemplation de ce qu'ils voyaient sur la pointe. Comme la mer était calme et étale, la pirogue ne fit aucun bruit en touchant le rivage.

— Moué l'avyé envi d'aller à terre, dit Trim, pour voyé y où l'été mamselle Sara.

— N'y vas pas ! tu te feras prendre.

— Craigni pas ; moué coulé comme serpent dans l'zerber.

— Prends garde à toi.

— Craigni pas. Si toué voyé moué couri à côté pour vini, toué siffé pour montré où li l'été.

— Oui.

— Pit-être moué revini tout suite, pit-être non.

— Dépêches-toi.

Trim débarqua sans bruit, et se traînant sur le ventre comme une couleuvre dans les herbes, il s'avança jusqu'à une dizaine de pieds de l'endroit où il avait remarqué que Cabrera s'arrêtait si souvent. Il reconnut miss Thornbull assise au pied d'un arbre, le dos de son côté. Le cœur de ce pauvre Trim lui battit violemment dans la poitrine; il aurait voulu pouvoir se faire connaître à la jeune fille, dont la tête penchée sur sa poitrine annonçait le profond abattement. Comment faire ? Il osait à peine avancer, il craignait que le moindre bruit ne l'effrayât; il avait peur que s'il réussissait à se faire connaître, la surprise ne lui fit pousser un cri, qui aurait amené sur lui toute la bande des pirates. L'agitation de Trim était si grande, qu'il était obligé de se mettre la main sur le cœur pour en modérer les pulsations. Tous ses membres tremblaient sous l'extrême agitation nerveuse qui le dominait. Il était décidé à ne pas partir sans avoir parlé à miss Thornbull; et il resta plus de cinq minutes dans la même position sans remuer; enfin ayant réussi à surmonter son émotion, il leva encore une fois la tête entre les hautes herbes, et il vit la plupart des pirates dormant autour du feu. Il eut un instant l'idée d'enlever sans plus de cérémonie miss Thornbull, et de l'emporter ainsi à la pirogue; mais ce projet était si dangereux, étant certain que la jeune fille aurait lâché un cri d'effroi en se sentant saisir, qu'il y renonça presque aussitôt. Alors il se décida à avancer jusqu'auprès d'elle; et afin de pouvoir se trouver hors du chemin de Cabrera s'il entendait du bruit, il fit un détour pour approcher de la jeune fille. Il se coulait dans l'herbe avec tant d'adresse, qu'on aurait eu de la peine à remarquer son ondulation; ses mouvements étaient si étonnamment souples et élastiques qu'il s'approcha jusques tout auprès de la jeune fille, sans qu'elle l'eût entendu, tant était grande aussi l'intensité de sa douleur et de la prostration de ses esprits.

Trim la contempla un instant; puis, lui touchant légèrement le bras, il lui dit en même temps :

— Ne fésé pas bruit ; moué nègre Trim, mamselle Sara !

Elle ne put réprimer une légère exclamation de surprise mêlée de frayeur.

Trim n'eut que le temps de se glisser dans l'herbe à quelques pieds en arrière, avant que Cabrera et trois à quatre pirates accoururent vers miss Thornbull, qui, ayant reconnu Trim, avait réussi à maîtriser son émotion.

— Qu'y a-t-il ? demanda Cabrera en s'approchant de la jeune fille, après avoir commandé à ceux qui l'avaient suivi de se retirer.

Trim, eut un instant l'idée que peut-être la jeune fille pourrait préférer Cabrera à son devoir, et il mit la main sur la poignée de son *Bowie knife*, pour s'assurer qu'il était bien libre dans sa gaine. Si la jeune fille avait hésité dans son choix, Trim avait résolu de tuer Cabrera d'abord, et de l'immoler ensuite plutôt que de la laisser survivre à son déshonneur. Mais l'âme de la jeune amie de Clarisse Gosford était trop no-

ble pour s'abaisser au niveau de l'amour brutal d'un brigand, et trop fière pour faiblir devant la menace et l'outrage. Le coup d'œil qu'elle jeta sur Cabrera était si dédaigneux, si méprisant, si plein de hautaine indignation, que le pirate fronçant le sourcil et frappant du pied la terre, s'écria avec rage :
— Ecoutez, mademoiselle, je ne veux plus de ces airs ; apprenez que je commande ici, si vous ne voulez pas être ma femme, vous serez mon esclave, et nous verrons ?

Il tourna sur ses talons, sans attendre de réponse ; puis au lieu d'aller auprès du feu, il se dirigea du côté de la cabane. Trim s'étant rapproché de miss Sara, lui expliqua en peu de mots la position des choses, et lui demanda « si elle se sentait la force de courir jusqu'à la pirogue ? » Elle lui répondit qu'elle se sentait si faible, qu'elle craignait de ne pouvoir le faire.

— Alors moué porté li ; dit-il.

Et la soulevant dans ses bras nerveux, il partit comme un trait dans la direction de la pirogue, au fond de laquelle il déposa la jeune fille, lui recommandant de se coucher, puis ils poussèrent au large de toute leur puissance ; sans s'occuper du bruit et ne cherchant qu'à se mettre au plus vite, hors de la portée des fusils.

Cabrera qui sortait de la cabane au moment où Trim arrivait au canot, fut le premier à les apercevoir ; ceux qui étaient autour du feu, avaient bien entendu les pas du nègre à la course, mais ils n'avaient pu le distinguer dans l'obscurité, qui régnait en dehors du cercle de lumière que projetait leur brasier ; et ne savaient ce que ça voulait dire.

L'impulsion que Tom et Trim avaient donnée à la pirogue, joint à la vigueur qu'ils déployèrent, les avait mis hors de la portée du coup de pistolet que Cabrera déchargea de désespoir, quoi qu'il sut qu'il ne pourrait les atteindre. Au même instant, cinq à six coups de mousquets furent tirés par les pirates, qui n'avaient pas tardés à accourir auprès de leur chef. Les balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes.

Cabrera et trois à quatre hommes coururent se jeter dans la pirogue qui l'avait amené, et commencèrent une chasse acharnée. Trim, tout en nageant de toutes ses forces, n'avait pas perdu Cabrera de vue, et il l'avait reconnu aisément, grâce à la clarté qui régnait à la pointe où il s'embarquait, et put le voir prendre son poste à l'arrière de la pirogue. D'abord Trim craignait que l'embarcation des pirogues, montée par un plus grand nombre de nageurs, ne gagnât peu à peu sur la leur ; c'est pourquoi il fit signe à Tom de gagner vers l'enfoncement oriental de la baie, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que leur pirogue au lieu de perdre gagnait rapidement sur celle des pirates.

Ceux qui étaient restés à terre, n'avaient cessé de faire feu, tant qu'ils purent entrevoir sur les eaux la légère embarcation, au fond de laquelle était demeurée couchée mademoiselle Thornbull ; mais aussitôt que la pirogue se fut confondue avec les nuages dans la distance et les ombres de la nuit, ils craignirent de tirer, de peur de frapper leurs compagnons, qui poursuivaient chaudement sur ses traces, se guidant par le sillage phosphorescent qu'elle laissait derrière elle dans l'eau salée.

La raison pour laquelle les pirates ne faisaient pas autant de progrès que Tom et Trim, était que ces derniers étaient plus vigoureux et plus habiles, et en outre que la pirogue des pirates ne contenant que deux avirons, se trouvait plus chargée et par conséquent plus lourde à manœuvrer. Cabrera s'aperçut bientôt de la différence, il donna l'ordre de tirer. Trim fut bientôt de l'œil, tous les mouvements de Cabrera, n'eut que le temps de se baisser, mouvement que Tom ne fut pas lent à imiter, quand une volée fut tirée par les gens de Cabrera. Les balles sifflèrent autour de la pirogue, et l'une d'elle vint frapper dans la pince du canot, à quelques pouces seulement de la tête de Trim.

— Oh ! cria Trim, nageons, avant li chargé encore !
Et tous deux penchés sur les avirons, qui pliaient sous

leurs efforts, ils firent voler leur pirogue qui semblait glisser sur l'onde salée.

Une nouvelle décharge suivit bientôt la première.

— Encore un coup de cœur, Trim, et nous serons bientôt hors de leur portée ! as-tu remarqué que les balles sont venues mourir à une dizaine de pieds de nous.

— En avant ! répondit Trim en redoublant d'efforts.

— Une troisième décharge ne se fit pas attendre ; mais cette fois la distance était trop grande pour qu'il y eut aucun danger. Ils nagèrent encore quelques minutes avec la même vigueur ; puis, Trim s'arrêtant tout à coup, mit son aviron dans la pirogue et dit à Tom « de ne plus nager. »

— Que veux-tu donc faire ?

— Tiens, dit Trim, en lui montrant la balle qu'il venait d'extraire de la pince, où elle s'était enfoncée, voyé-ti c'te grosse balle ? leur fusil pas capable pour porter si loin, mais moué sûr mon la carbine porter bien avec son piti la balle !

— On n'a pas de temps à perdre, nageons, Trim.

— Ah ! Tom, un piti coup, moué voulu salé y inque un, voyé comme li étiez bien, juste devant la lumière.

Tom qui connaissait l'adresse de Trim avec sa carbine, lui dit de tirer.

Trim ne se fit pas prier, et prenant sa longue carbine, il lui mit une capsule fraîche ; trempa une allumette dans l'eau et après avoir frotté la mire avec le phosphore humide afin de mieux viser, il leva son arme lentement à son épaule ; un instant la carbine demeura immobile, la gachette partit, une langue de feu sortit du canon, un coup sec retentit dans l'espace, et la chute d'un homme qui tombait à la renverse dans l'embarcation des pirates, annonçait la fatale justesse de l'œil du nègre, et la longue portée de sa carbine.

— Oh ! oh ! oh ! oha ! cria Trim de toutes ses forces, li l'en voulué ti encore ?

— Non, non, Trim ; nageons, nageons ; il faut gagner vers Sir Arthur maintenant. Ils doivent être inquiets.

Trim mit avec précaution sa carbine à ses côtés, puis reprenant son aviron, il se prit à siffler, lâchant de temps en temps à haute voix des paroles de défi aux pirates, qui, loin de se rebuter, avaient redoublé d'énergie dans leur poursuite, se servant de la crosse de leurs fusils en guise de pagaie.

— Ne crie donc pas si fort, Trim ! tu vas leur faire connaître au juste l'endroit où nous sommes.

— Tant mieux ! moué voulué aussi faisé conné à M. Police y ou nous l'éte, et aussi à pirates pour que li poursuivé.

— Pourquoi veux-tu qu'ils nous poursuivent ?

— Parceque tout à l'heure M. Police va veni et M. l'Anglais itou ; et nous attrapé tous les pirates.

Trim n'avait pas eu tort, comme nous allons le voir.

Pendant que ce que nous venons de raconter se passait sur la baie, Lauriot entendant les coups de fusils et ayant aussi aperçu cinq à six hommes se jeter dans la pirogue, avait tout naturellement conclu, avec Sir Arthur et ses gens, que Tom et Trim avaient été découverts et que les pirates étaient à leur poursuite. Lauriot se sentait vivement vexé de l'imprudence de Tom, qui par sa maladresse faisait manquer la chance de surprendre les pirates durant leur sommeil. Cependant afin de ne pas laisser Tom et Trim tomber entre les mains de leurs ennemis, il avait donné l'ordre d'embarquer, et il était allé avec tout le monde au devant de Tom ; mais le silence que Tom et Trim gardaient au commencement de leur fuite et la direction qu'ils avaient d'abord suivie, avaient mis Lauriot et Sir Arthur dans une cruelle inquiétude, craignant qu'ils n'eussent été tués tous deux par les trois décharges qu'avaient faites Cabrera et les siens. Ce ne fut qu'après que Trim eut tiré son coup si fatalement juste, que Lauriot put reconnaître l'endroit où Tom devait se trouver. Il avait aussi vu tomber l'homme dans la pirogue des pirates. Le bruit que fit ensuite Trim et les cris de défi et de triomphe qu'il poussait, ne lui laissèrent plus de doute que tout était bien de ce côté. Quand il eut constaté l'état des choses, il avança dou-

cement au devant des pirates, ayant soin autant que possible de s'écarter du cercle de lumière que la flamme imprudemment allumée par les pirates, formait au loin sur la baie.

Les pirates, qui ne se doutaient nullement des nouveaux ennemis qui avançaient tranquillement sur eux dans une direction opposée, entendant les cris de Trim, firent feu de tous leurs mousquets. Cette fois les balles vinrent ricocher à quelque distance seulement de la pirogue.

— Je te disais bien, Trim, que l'on perdrait du temps, si tu tirais ! vois-tu, ils commencent à gagner.

— Houza ! cria Trim, sans écouter Tom.

Au même instant Lauriot donna l'ordre de faire feu, et la détonation d'une dizaine de carabines d'un côté où ils ne soupçonnaient aucun danger, arrêta tout court les pirates dans leur poursuite ; quoiqu'aucun n'eut été atteint.

Tom et Trim répondirent par un cri de triomphe et de défi. Les pirates, après s'être consultés un instant, virèrent de bord dans la direction de l'île. Trim ne perdit pas de temps et chargeant sa carabine, il la mit une seconde fois en joue et tira, en disant "Cabera." Trim avait visé juste, et Cabrera qui, étant à l'arrière de la pirogue, était exposé au feu de Trim, tomba frappé à l'épaule mortellement blessé.

Tout ne fut plus que confusion parmi les pirates, et Lauriot, poussant avec vigueur, fut bientôt à la portée de leur embarcation ; il commanda une seconde décharge, et on entendit distinctement le pétilllement des balles sur le bord de la pirogue. Tous les pirates se jetèrent à l'eau, préférant courir leur chance à la nage, que de rester exposés à une mort certaine, contre une force aussi considérable.

Quand Lauriot et Sir Arthur abordèrent la pirogue, ils trouvèrent deux corps étendus dans le fond. L'un était un cadavre, et l'autre ne donnait plus que quelques faibles signes de vie. A la lumière d'une allumette il reconnut dans le cadavre le corps du pilot Phaneuf ; et dans l'autre le pirate Cabrera, qui expira avant qu'ils eurent pu lui procurer aucun secours. La balle avait traversé l'épaule de part en part près du col.

Dans ce moment, ils entendirent Trim qui leur criait "de revenir."

— Allons au devant d'eux, dit Lauriot.

— Non pas, non pas, répondit Sir Arthur ; poussons à l'île avec toute la diligence possible ; profitons de leur confusion pour les attaquer. Pensez donc que mon enfant est entre leurs mains ! Ne leur donnons pas le temps de se reconnaître. Je vous en supplie, M. Lauriot, marchons à l'île.

— Ecoutez, écoutez ! entendez-vous, Sir Arthur ?

— Ah ! qu'est-ce qu'il dit ?

— Mamselle Sara, li l'éte ici ! criait Trim.

— Ils ont délivré Mademoiselle Sara, répétèrent simultanément tous les hommes de police ; elle est avec eux.

— Allons au devant d'eux, murmura Sir Arthur, dont l'émotion était si grande qu'il avait de la peine à parler.

Et ils allèrent au devant d'eux.

G. B.

(A CONTINUER.)

ÉMELINE.

PRIERE DU SOIR.

Lorsque la blanche rose,
Lasse des dons du jour, se referme et repose,
Après avoir donné son parfum à la nuit ;
Quand le gai papillon que la brise poursuit
Parmi les lys en fleurs trouve son hyménée
Et s'endort en secret ; que l'aile illuminée
Du léger moucheeron scintillant en ce lieu
Brille un instant, s'éteint, produit un nouveau feu ;
Alors qu'on n'entend plus sous la feuille du chêne
L'oiseau chanter en hymne ou de joie ou de peine
Il me semble la voir, ses beaux yeux vers le ciel
Offrir son cœur à Dieu, remercier l'Éternel.

Belle enfant que j'honore !
Su lèvis a prononcé, Dieu ! son âme l'adore.
Chaque objet autour d'elle est un autel fervent,
Elle nourrit le feu qui brûle son encens,
Afin qu'il monte au ciel plus saint et plus propice,

Afin que sur ses jours la coupe de justice
S'épanche abondamment, pour qu'un rêve enchanteur
Prolonge son sommeil, pour qu'un ange à son cœur
Vienne dire tout bas : Dieu bénit ta prière,
Je veille à ton chevet, fille clos ta paupière.

Que d'attraits ravissants
Elevant à la fois, mon esprit et mes sens !
Sa bouche exprime alors le plus charmant sourire
Que je ne saurais peindre aux accords de ma lyre,
Tout son être est si pur, suave, harmonieux.
Elle éteint doucement la lampe qui l'éclaire,
Et son lit virginal devient un sanctuaire.
Oh ! laisse moi garder ton précieux souvenir,
Répéter ton doux nom, ton image chérir.

CHS. LÉVESQUE.

St. Benoit, juillet 1860.

Histoire Veritable et Naturelle des Mœurs et Productions
 DU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE,
 VULGAIREMENT DITE LE CANADA.

Note de l'Editeur.—Nous avons pensé qu'il seroit agréable aux lecteurs de l'Album d'avoir quelques details anciens sur l'Histoire du Canada, et nous ne doutons pas que la relation que nous publions plus bas ne leur plaise de toute maniere. Nous avons conservé dans l'Epître et l'Avant-Propos l'ancienne orthographe pour satisfaire le désir des curieux, s'il s'en trouve; mais pour l'ouvrage en lui-même nous avons adopté l'orthographe du jour, tout en conservant intact le style de l'auteur, pour en rendre la lecture plus facile et plus plaisante.—Ajoutons que l'Album du Canadien a publié le même ouvrage, l'an dernier, avec l'orthographe ancienne.

EPISTRE.

A Monseigneur Colbert, conseiller du Roy en son Conseil Royal, Intendant des Finances, et Sur-Intendant des Bastiments de Sa Majesté, Baron de Seignelay, etc.

MONSEIGNEUR,

Ayant fait vne Histoire Naturelle succinte, mais véritable, de la Nouvelle-France, qui est arrosée du grand fleuve S. Laurens, et des Lacs et rivières qui s'y vont rendre; j'ay creu que cet ouvrage vous estoit deu, Dieu vous ayant donné pour ce pays vn amour particulier, qui sans doute ira croissant, lors que vous rez esté plus amplement informé de la bonté et de la beauté de toutes nos contrées. C'est le sentiment commun de tous ceux qui vous connoissent, que l'vnique chose qui ayt pouvoir sur vostre esprit, est de vous faire bien connoistre, qu'il y va de la gloire du Roy, et des interests de la France; et qu'en suite l'on peut tout se promettre de vos soins et de vostre crédit. Cela étant, j'ay creu, Monseigneur, que ce narré pourroit contribuer quelque chose aux inclinations que vous avez déjà, de faire fleurir nostre Nouvelle-France, et d'en faire un monde nouveau; lors que vous verrez dans la simplicité de mon stile, qui est sans artifice, que vrayement elle merite d'estre peuplée, et qu'elle peut aisément recevoir les décharges de l'Ancienne-France qui est si abondante en hommes, que les Royaumes et les Colonies estrangeres s'en peuhommes, que le Roy conserve plent de iour en iour. Ne vaut-il pas mieux que le Roy conserue ses sujets, les faisant passer dans la Nouvelle-France, et que le nom François soit également florissant en l'vn et en l'autre Monde, dans l'Amérique et dans l'Europe. J'aurois sujet de craindre que cet ouvrage ne fust pas bien receu de ceux qui recherchent les ornemens de nostre Langue, si ie ne me resouvenois qu'ayant eu l'honneur l'année dernière de parler à Sa Majesté, et de luy répondre à plusieurs questions qu'il me faisoit sur le Pays de la Nouvelle-France; tant s'en faut qu'il se rebutat de mes réponses simples et naïues, qu'au contraire il eut la bonté d'en témoigner de l'agrément; j'ai creu, Monseigneur, que vous n'aurez pas de moins de bonté pour moy, et que receuant ce petit présent, que ie vous offre d'vn grand cœur, vous le protegerez, et vous me permettrez de me dire,

Monseigneur,

De la Ville des Trois-Rivières, en la Nouvelle-France, le 8. Octob. 1663.

Vostre très-humble & très-obeissant seruiteur,
 PIERRE BOVCHER.

AVANT-PROPOS.

Mon cher Lecteur, vous scaurez que deux raisons m'ont porté à faire ce petit Traité. La première est, que j'ay esté engagé par quantité d'honnestes gens, que j'ay eu l'honneur d'entretenir pendant que j'ay esté en France, et qui ont pris vn grand plaisir d'entendre parler de ce pays icy, et de se voir desabusez de quantité de mauuaises opinions qu'ils en auoient conceu: en suite de quoy ils m'ont prié de leur enuoyer vne petite Relation du Pays de la Nouvelle-France, c'est à dire ce que

Y y
 trouue, afin de le faire scauoir à leurs amis. Le nombre de ceux qui m'en ont prié estant grand, je n'aurois pû que malaisément y satisfaire; c'est pourquoy ie me suis resolu de faire imprimer la presente Description, et les prier d'y auoir recours.

La seconde raison, c'est qu'ayant veu l'affection que Sa Majesté temoignoit auoir pour sa Nouvelle-France et la resolution qu'il a prise de détruire les Iroquois nos ennemis, et de peupler ce Pays icy, j'ay pensé que j'obligerois beaucoup de monde, de ceux qui auroient quelques desseins d'y venir, ou d'y faire venir quelques-vns de leurs alliez, de leur pouvoir faire connoistre le Pays auant que d'y venir.

Il y a long-temps que j'aurois cette pensée et j'attendois toujours que quelqu'vn mist la main à la plume pour cet effet: mais voyant que personne ne s'en est mis en deuoir, ie me suis resolu de faire la presente description, en attendant que quelqu'autre la fasse dans vn plus beau stile: car pour moy, ie me suis contenté de vous décrire simplement les choses, sans y rechercher le beau langage; mais bien de vous dire la vérité avec le plus de naïveté qu'il m'est possible, et le plus brièvement que faire se peut; omettant tout ce que ie crois estre superflu, et ce qui ne seruiroit qu'à embellir le discours.

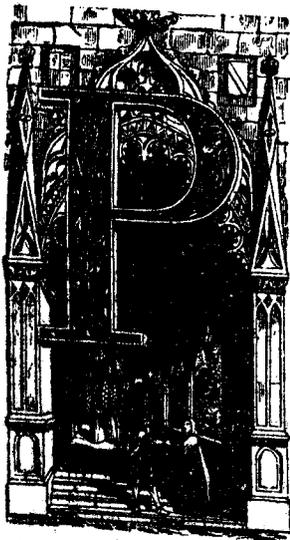
Je ne vous diray quasi rien qui n'aye déjà esté dit par cy-déuant et que vous ne puissiez trouver dans les Relations des RR. PP. Iesuites, ou dans les Voyages du Sieur de Champlain: mais comme cela n'est pas ramassé dans vn seul liure, et qu'il faudroit lire toutes les Relations pour trouuer ce que j'ay mis icy; ce vous sera vne facilité, surtout pour ceux qui n'ont autre dessein que de connoistre ce que c'est du pays de la Nouvelle-France, et qui ne se mettent pas en peine de ce qui s'y est passé, ny de ce qui s'y passe. C'est la raison pour laquelle ie n'en parleray point, quoy qu'il y ait en quelque chose cette année de bien extraordinaire, dont ie n'aurois rien veu de semblable, depuis environ trente ans qu'il y a que ie suis dans ce Pays icy; qui est vn tremble-terre qui a duré plus de sept mois, sur tout vers Tadoussac, où il s'est fait sentir extraordinairement; il s'est fait là des remuemens admirables. Nous en auons eu dans les commencemens des atteintes aux Trois-Rivières, et mesme iusques au Mont-Royal. Mais ce qui est de plus aymable en tous ces bouleuersemens et ces secousses épouuantes; c'est que Dieu nous a tellement conserué, que pas vne seule personne n'en a receu la moindre incommodité. Je n'en diray pas dauantage, les Peres Iesuites en font la description, avec tous les effets qu'il a produit, dans leur Relation que vous pourrez voir avec bien plus de plaisir, le tout y estant mieux décrit que ie ne le pourrois pas faire. Vous verrez cy-apres les auantages que l'on peut tirer de ces pays pour le temporel, ie veux dire pour les biens de la terre.

Pour le Spirituel, l'on ne peut rien desirer de plus. Nous auons vn Euesque dont le zele et la vertu sont au delà de ce que j'en puis dire; il est tout à tous, il se fait pauvre pour enrichir les pauvres, et ressemble aux Euesques de la primitive Eglise. Il est assisté de plusieurs Prestres seculiers, gens de grande vertu; car il n'en peut souffrir d'autres. Les Peres Iesuites secondent ses desseins, traueillant dans leur zele ordinaire infatigablement pour le salut des François et des Sauvages.

En vn mot, les gens de bien peuvent viure icy bien contents; mais non pas les meschans, veu qu'ils y sont éclaircz de trop près: c'est pourquoy ie ne leur conseille pas d'y venir; car ils pourraient bien en estre chassés, ou du moins estre obligés de s'en retirer, comme plusieurs ont déjà fait; et ce sont ceux-là proprement qui décrivent fort le Pays; n'ayans pas rencontré ce qu'ils pensoient

Je ne doute pas que ces gens-là, qui ont esté le rebut de la Nouvelle-France, quand ils entendront lire cette mienne Description, ne dise que j'ajouste à la vérité: et peut-estre encore quelques autres personnes diront le mesme, non pas par malice, mais par ignorance: le vous assure, mon cher Lecteur, que j'ay veu la plus grande partie de tout ce que ie dis, et le reste ie le sçay par des personnes tres-dignes de foy.

Je sçay bien que vous trouerez d'autres fautes, et quantité mesme contre l'ordre de la narration; mais ie crois que vous me les pardonneriez bien volontiers, quand vous considererez que ce n'est pas mon mestier de composer; que d'ailleurs je n'ay fait ce petit abrégé de la Nouvelle-France, que pour obliger diverses personnes, en attendant que quelque meilleure plume le fasse plus exactement, et dans vn plus beau stile; c'est en partie pour cela que j'ay obmis quantité de belles choses dignes d'vn Lecteur curieux, et n'ay cherché qu'à estre le plus bref qu'il m'a esté possible, et cependant donner à connoistre ce qui est absolument nécessaire.



CHAPITRE I.

PARLANT de la Nouvelle-France en général, je peux dire que c'est un bon pays, et qui contient en soi une bonne partie de ce que l'on peut désirer. La terre y est très-bonne, y produit à merveille, et n'est point ingrate; nous en avons l'expérience. Le pays est couvert de très-belles et épaisses forêts, lesquelles sont peuplées de quantité d'animaux, et de diverses espèces, et ce qui est encore plus considérable, c'est que les dites forêts sont entre-coupées de grandes et petites rivières de très-

bonnes eaux, avec quantité de sources et belles fontaines; de grands et petits lacs, bordés aussi bien que les rivières de belles et grandes prairies, qui produisent d'aussi bonnes herbes qu'en France. Dans ces lacs et rivières, il s'y trouve grand nombre de toutes sortes de poissons, très-bons et délicats; il s'y rencontre aussi grande quantité de gibier de rivière: le pays est fort sain; les animaux qu'on amène de France se nourrissent fort bien; on y voit plusieurs plantes rares qui ne se trouvent point en France; il y a peu de plantes qui soient nuisibles à l'homme, et, au contraire, il y a beaucoup de simples qui ont des effets merveilleux. Il y a aussi peu d'animaux malfaisants: on a découvert des fontaines d'eau salée, dont l'on peut tirer de très-bon sel, et d'autres qui sont minérales. Il y en a une au pays des Iroquois, qui jette une eau grasse, qui est comme de l'huile, et dont on se sert en beaucoup de choses au lieu d'huile. Il y a aussi plusieurs mines, à ce que l'on dit: ce dont je suis assuré, c'est qu'il y en a de fer et de cuivre en plusieurs endroits; diverses personnes, dignes de foi, m'ont assuré qu'il y en a une de plomb fort abondante, et qui n'est pas bien loin de nous; mais comme c'est sur le chemin par où passent nos ennemis, on n'a encore osé y aller pour en faire la découverte. Les climats y sont différents selon les lieux; mais je puis toujours dire en gros, qu'aux lieux les plus froids, l'hiver y est plus gai qu'en France. Je donnerai une plus parfaite connaissance, quand je traiterai de chaque chose en particulier, comme j'espère faire pour la satisfaction du lecteur.

La Nouvelle-France est un très-grand pays, qui est coupé en deux par un grand fleuve nommé le Fleuve Saint Laurent: son embouchure commence à Gaspé, et a cinquante lieues de large; pour sa longueur nous n'en savons autre chose, sinon

Extrait du Catalogue d'Ouvrages sur l'histoire de l'Amérique, de M. Faribault.

78. BOUCHER (PIERRE), *gouverneur des Trois-Rivières en Canada*.—Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada: Paris, chez Florentin Lambert, rue St. Jacques, à l'Image St. Paul, petit in-12.

“L'auteur de ce petit ouvrage n'est pas le Père Pierre Boucher, Jésuite, comme l'ont cru le Père Le Long et M. l'Abbé Lenglet, mais le Sieur Boucher qui a été Gouverneur des Trois-Rivières, et un des premiers habitants de la Nouvelle-France: il est mort âgé de près de cent ans. Il avait été député à la cour pour représenter les besoins de la colonie, et ce fut lors de ce voyage en France qu'il fit imprimer cette relation, qui ne comprend qu'une notice assez superficielle, mais fidèle, du Canada, dit le Père Charlevoix.—(M. de Fontette.)”

qu'il prend son origine du lac des Hurons, autrement appelé la mer-douce, que l'on tient avoir environ trois cents lieues de contour: de sorte qu'il se trouve que, depuis Gaspé jusques au dit lac, il y a près de cinq cents lieues, par le circuit qu'elle fait.

Dans ce dit lac, ou mer-douce, se décharge un autre lac appelé lac Supérieur, lequel ne lui cède guères, selon le rapport qui nous en a été fait par les Sauvages de ces pays-là, et même par des Français qui en sont venus depuis peu.

Tout ce grand pays nous demeure inconnu, à cause de la guerre des Iroquois, qui nous empêchent d'en faire la découverte, comme il serait souhaitable.

Il est vrai que ce pays de la Nouvelle-France a quelque chose d'affreux à son abord; car, à voir l'Isle de Terre-neuve, où est Plaisance, les Isles Saint-Pierre, le Cap de Baie, l'Isle Saint Paul, et les autres terres de l'entrée du Golfe, tout cela donne plus d'effroi et d'envie de s'en éloigner, que de désir d'y vouloir habiter; c'est pourquoi je ne m'étonne pas si ce pays a demeuré si longtemps sans être habité. Je trouve, après tout considéré, qu'il ne lui manque que des habitants. C'est la raison qui m'a obligé à faire ce petit traité, pour informer avec vérité tous ceux qui auraient de l'inclination pour le pays de la Nouvelle-France, et qui auraient quelque volonté de s'y venir habiter, et pour oter la mauvaïse opinion que le vulgaire en a, et que mal-à-propos on menace d'envoyer les garnemens en Canada comme par punition; vous assurant que, tout au contraire, il y a peu de personnes de ceux qui y sont venus, qui ayent aucun dessein de retourner en France, si des affaires de grande importance ne les y appellent; et je vous dirai sans déguisement, que, pendant mon séjour à Paris et ailleurs, l'année précédente, j'ai fait rencontre de plusieurs personnes assez à leur aise, qui avaient été par ci-devant habitants de notre Canada, et qui s'en étaient retirés à cause de la guerre, lesquels m'ont assuré qu'ils étaient dans une grande impatience d'y revenir: tant il est vrai que la Nouvelle-France a quelque chose d'attrayant pour ceux qui en savent goûter les douceurs.

Pour vous rendre la suite de ce traité plus intelligible, je vous dirai la distance qui se trouve de lieux à autres qui sont habités ou qui sont remarquables pour leurs Havres, ou pour autres choses.

Nous laisserons donc toute l'entrée du Golfe, dont j'ai parlé ci-dessus, comme d'un pays qui ne vaut pas la peine qu'on en écrive rien; nous dirons seulement que depuis l'Isle Percé jusqu'à Gaspé, il y a sept cent lieues; de Gaspé à Tadoussac, quatre-vingt-trois lieues; de Tadoussac jusqu'à Québec, trente lieues; de Québec jusqu'aux Trois-Rivières, trente lieues; des Trois-Rivières à Montréal, trente lieues; des Trois-Rivières jusqu'aux Iroquois d'en-bas, nommée Anieronnons, qui sont proches de la Nouvelle-Hollande, il y a environ quatre-vingt lieues; du Mont-Royal jusqu'aux Iroquois du milieu, nommé Onontageronnons, il y a pareillement

environ quatre-vingt lieues ; du Mont-Royal jusqu'aux Pays, où demeuraient autrefois les Hurons, il y a deux cent lieues ; tout ce grand fleuve et ces grands lacs sont remplis de belles Isles de toute sorte de grandeur.

La grande Rivière vient du Couchant au Levant. L'eau en est salée jusqu'au Cap Tourmente, qui est sept lieues au-dessous de Québec ; l'on compte de Québec sur le grand Banc de Terre-neuve où l'on va pêcher les morues, trois cent lieues.

Aux environs de l'Isle Percé, il se trouve grand nombre d'huitres en écailles, qui sont parfaitement bonnes. Il y a aussi en ces quartiers-là un côteau de charbon de terre ; il y a pareillement un peu plus en deça une Platrière. Il me reste à vous dire par quelle hauteur sont nos habitations, pour vous rendre le tout plus intelligible.

Vous saurez donc que Gaspé est par les quarante-neuf degrés et dix minutes ; Tadoussac par les quarante-huit degrés et un tiers ; Québec par les quarante-six ; Trois-Rivières par les quarante-six ; Mont-Royal par les quarante-cinq ; les Iroquois du milieu, où on avait habitée devant, nommés Onontageronnons, par les quarante-deux et un quart.

CHAPITRE II.

BRIEVE DESCRIPTION DE QUÉBEC, ET DE QUELQUES AUTRES LIEUX.

Comme je serai obligé dans la suite de mon discours, de parler souvent de Québec, qui est la principale habitation que nous ayons en la Nouvelle-France, et le lieu qui a été le premier habité par les français, j'ai cru qu'il était à propos que j'en fisse dès le commencement une grossière description, afin de donner plus d'intelligence au lecteur.

Québec est donc la principale habitation où réside le Gouverneur Général de tout le pays, il a une bonne forteresse et verneur Général de tout le pays, il a une belle église qui sert une bonne garnison : comme aussi une belle église qui sert de paroisse, et qui est comme la Cathédrale de tout le pays. Le Service s'y fait avec les mêmes cérémonies que dans les meilleures paroisses de France : c'est aussi dans ce lieu que réside l'Evêque. Il y a un collège de jésuites, un monastère d'Ursulines qui instruisent toutes les petites filles, ce qui fait beaucoup de bien au pays ; aussi bien que le collège des jésuites pour l'instruction de toute la jeunesse dans ce pays naissant. Il y a pareillement un couvent d'hospitalières qui est un grand soulagement pour les pauvres malades. Québec est situé sur le bord qu'elles n'ont davantage de revenu. Québec est situé sur le bord du grand fleuve Saint Laurent, qui a environ une petite lieue de large en cet endroit-là, et qui coule entre deux grandes terres élevées ; cette forteresse, les églises, les monastères et les plus belles maisons sont bâtis sur le haut ; plusieurs maisons et magasins sont bâtis au pied du côteau, sur le bord du grand fleuve, à l'occasion des navires qui viennent jusques-là, car c'est là le terme de la navigation pour les navires ; l'on ne croit pas qu'ils puissent passer plus avant sans risque.

Une lieue au dessous de Québec la rivière se sépare en deux, et forme une belle île, que l'on appelle l'Isle d'Orléans, qui a environ dix-huit lieues de tour, dans laquelle il y a plusieurs habitans ; les terres y sont fort bonnes, il y a aussi quantité de prairies le long des bords.

Québec est bâti sur le roc, et en creusant les caves on tire de la pierre de quoi faire des logis ; toutefois cette pierre n'est pas bien bonne, et elle ne prend pas le mortier ; c'est un péce de marbre noir ; mais à une lieue de là, soit au-dessus ou au-dessous, on en trouve qui est parfaitement bonne sur le bord du dit fleuve, qui se taille fort bien. On trouve dans Québec de la pierre à chaux, et de la terre grasse pour faire de la brique, pavé, tuile et autres choses semblables ; quatre ou cinq cent pas au-dessous de la forteresse, la terre est coupée par une belle rivière, nommée la rivière Saint Charles, qui a

près d'une lieue de large et sa décharge dans la grande rivière, quand la marée est haute ; car de marée basse, elle est presque toute à sec, ce qui est une belle commodité pour bien prendre du poisson, qui est un bon rafraîchissement aux habitans de ce lieu-là, surtout le printemps qu'il s'y pêche une infinité d'aloses. Au-dessous de cette rivière le pays devient plat, et est habité jusques à sept lieues en bas ; les marées y sont parfaitement réglées, elles descendent sept heures et montent cinq, et chaque fois retardent de trois quarts d'heure.

Québec est situé du côté du Nord, et est habité assez avant dans les terres, qui s'y sont trouvés bonnes. Il est habité aussi trois lieues en montant ; mais les terres n'y sont pas si bonnes : comme pareillement du côté du Sud, les terres, quoique bonnes, y semblent un peu plus ingrates.

La pêche est abondante dans tous ces quartiers là de quantité de sortes de poissons, comme éturgeons, saumons, barbues, bars, aloses et plusieurs autres ; mais je ne puis omettre une pêche d'anguille qui se fait en automne, qui est si abondante, que cela est incroyable à ceux qui ne l'ont pas vu. Il y tel homme qui en a pris plus de cinquante milliers pour sa part. Elles sont grosses et grandes et d'un fort bon goût, meilleures qu'en France de beaucoup ; on en sale pour toute l'année, qui se conservent parfaitement bien et sont d'une excellente nourriture pour les gens de travail.

La chasse n'est pas si abondante à présent proche de Québec comme elle a été : le gibier s'est retiré à dix ou douze lieues de là. Il reste seulement des tourterelles ou des biseaux qui sont ici en abondance tous les étés : il s'en tue jusques dans les jardins de Québec et des autres habitations ; elles durent seulement quatre mois de l'année.

On y sème de toutes sortes de choses, tant dans les champs que dans les jardins, tout y venant fort bien, comme je dirai ci-après, nonobstant la longueur de l'hiver.

Puisque je suis tombé sur l'hiver, je dirai un petit mot en passant des saisons : on n'en compte proprement que deux, car nous passons tout d'un coup d'un grand froid à un grand chaud, et d'un grand chaud à un grand froid ; c'est pourquoi on ne parle que par hiver et été. L'hiver commence incontinent après la Toussaint ; c'est-à-dire les gelées et quelques tems après les neiges viennent, qui demeurent sur terre jusques environ le quinziesme d'avril pour l'ordinaire : car quelques fois elles sont fondues plus tôt, quelques fois aussi plus tard ; mais d'ordinaire c'est dans le seiziesme que la terre se trouve libre et en état de pousser les plantes et d'être labourée.

Dès le commencement de mai, les chaleurs sont extrêmement grandes, et on ne dirait pas que nous sortons d'un grand hiver : cela fait que tout avance, et que l'on voit en moins de rien la terre parée d'un beau vert ; et en effet, cela est admirable de voir que le blé qu'on sème dans la fin d'avril, et jusques au vingtième de mai, s'y recueille dans le mois de septembre et est parfaitement beau et bon : et, ainsi, toutes les autres choses avancent à proportion ; car nous voyons que les choux pommés, qui se sèment ici au commencement de mai, se replantent dans le vingt ou vingt-quatrième de juin, se recueillent à la fin d'octobre, et ont des pommes qui pèsent des quinze à seize livres.

Pour l'hiver, quoi qu'il dure cinq mois et que la terre y soit couverte de neiges, et que pendant ce tems le froid y soit un peu âpre, il n'est pas toutefois désagréable : c'est un froid qui est gai, et la plupart du tems ce sont des jours beaux et serens, et on ne s'en trouve aucunement incommodé. On se promène partout sur les neiges, par le moyen de certaines chaussures, faites par les Sauvages, qu'on appelle raquettes, qui sont fort commodes. En vérité, les neiges sont ici moins importantes que ne sont les boues en France.

Les saisons ne sont pas égales par tout le pays : aux Trois-Rivières, il y a près d'un mois moins d'hiver ; au Mont-Royal, environ six semaines ; et chez les Iroquois, il n'y a qu'environ un mois d'hiver. Québec, quoique moins favorable pour ses saisons et pour l'aspect du lieu qui n'a pas tant d'agrément,

a, toutefois, un très-grand avantage à cause du nombre d'habitans, et qu'il est l'abord des navires qui viennent de France.

Tadoussac est un lieu où les navires abordaient autrefois, et où ils faisaient leurs décharges avant qu'on ôsa les faire monter jusques à Québec: tout ce qu'il y a de considérable, c'est une belle anse en cul de sac, où les navires sont bien à l'abri, l'anse y étant profonde et de bon ancrage.

Il y a une belle rivière, nommée le Saguenay, qui passe tout à travers: on y a fait bâtir une chapelle, un magasin et une petite forteresse, à l'occasion de plusieurs sauvages qui y passent l'été; mais il n'y a personne qui y habite, le pays n'étant pas propre tant pour les terres que pour la saison, quoique la pêche y soit fort bonne.

Mais disons un mot de l'habitation des Trois-Rivières: c'est un fort beau pays à voir, un pays plat, point montagneux, qui a de fort beaux bois: plusieurs rivières et lacs entrecoupent ces terres qui sont toutes bordées de belles prairies, ce qui fait qu'il y a quantité d'animaux, et surtout des Elans, Caribous et Castors, et très-grand nombre de gibier et de poisson.

Les terres que l'on a commencé à désertir sont sablonneuses, mais qui ne laissent pas de produire à merveille, étant un sable gras au-dessus. On s'est bâti seulement du côté du Nord.

Il y a comme deux habitations séparées par une grosse rivière, on l'appelle les Trois-Rivières, à cause qu'étant entrecoupée par des îles, elle fait comme trois rivières en ce lieu là, qui vient de dedans les terres du côté nord.

Mont-Royal, qui est la dernière de nos habitations Françaises, est plus avancée dans les terres. Elle est située dans une belle grande île, nommée l'Isle du Mont-Royal; les terres y sont fort bonnes. C'est terre noire ou pierreuse, qui produit du grain en abondance: tout y vient parfaitement bien; mais surtout les melons et les oignons: la pêche et la chasse y est très bonne: tout le pays d'alentour est parfaitement beau, et tant plus l'on monte en haut du côté des iroquois, plus le pays y est agréable: c'est un pays plat, une forêt où les arbres sont gros et hauts extraordinairement; ce qui montre la bonté de la terre, ils y sont clairs et point embarrassés de petit bois: ce serait un pays tout propre à courir le Cerf, dont il y a abondance, s'il y avait en ce pays des habitans qui eussent des chevaux pour cela, et que l'iroquois eut été un peu humilié, ou pour mieux dire dompté: la plupart de ces arbres sont des chênes.

Mais ne nous amusons pas si longtemps sur les chemins, et entrons tout d'un coup dans le grand lac des iroquois, après avoir passé au travers de plus de deux cent Isles qui sont à l'entrée, dont les deux tiers ne sont que prairies, et l'autre tiers, des rochers en pain de sucre. Laissons à droite et à gauche, et dans les îles un grand nombre de bêtes qu'on y rencontre, qui sont quelquefois plus de cinq cent tout d'une bande.

Ce pays des iroquois dont je veux parler et qui est sur le bord de notre grand fleuve, puisqu'il passe au travers de leur grand lac, est un fort bon pays et bien agréable: la terre est parfaitement bonne et la meilleure que l'on puisse rencontrer; ainsi qu'on peut juger par les arbres: Il ne s'y rencontre quasi point de sapinières, mais au contraire rien que beaux bois, qui sont chênes, châtaigniers, noyers, hêtres, bois blanc, mûriers, et quantité d'autres beaux arbres dont nous n'avons point de connaissance en ces quartiers; ce qui est cause que je n'en sais pas les noms; les arbres fruitiers sont plus en abondance. Comme aussi la chasse des bêtes fauves et du gibier. Il y a plusieurs fontaines d'eau salée, dont l'on fait de très beau et bon sel. La quantité des prairies est admirable: et les quatre saisons y sont comme en France, sinon que l'hiver n'y est pas si long; la pêche y est abondante, surtout de Saumon, Eturgeon, Barbe et Anguille, dont il y a des quantités prodigieuses: tous ces grands pays là sont de même.

- Je ne parlerai point du pays des hurons, puisqu'il est aban-

donné tant des français que des sauvages qui ont été obligés de le quitter, à cause des iroquois: le pays est très-beau et bon, presque tout déserté comme en France, situé sur le bord du grand lac, qui a trois cent lieues de circuit, et qui est rempli d'un nombre infini d'îles de toutes façons, beau bois, bonne terre, abondance de chasse et de pêche en toute saison, l'hiver y dure quatre mois. J'y ai vu une pêche qui est fort agréable, qui se fait aussi bien l'hiver sous les glaces que pendant l'été; c'est celle du Hareng, dont il y a abondance. Ce qui est encore beau à voir en ce pays-là, ce sont plusieurs petits lacs d'une lieue et deux lieues de tour, qui se voient au milieu de ces terres défrichées, bordées de prairies tout à l'entour, et ensuite d'un petit bois, d'où sortent quantité de Cerfs qui viennent paître; de sorte qu'allant à l'affut, on ne peut manquer de faire coup; et à la saison vous les voyez tous chargés de gibier de rivière. Les Coqs-d'Indes et autres oiseaux se trouvent dans les champs. Mais je ne vous veux et je ne puis pas faire la description de tous les beaux lieux de ces pays-là, ni des commodités qui s'y rencontrent, et être bref, comme je prétens.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DES TERRES DONT NOUS AVONS CONNAISSANCE.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos de vous faire ici une petite description des terres dont nous avons connaissance, comme elles sont différentes en divers lieux, soit pour la forme, la bonté et la nature de la terre.

Je ne vous parlerai point des premières qu'on rencontre venant de France, puisqu'elles ne valent pas la peine que l'on en parle, en comparaison des autres; à proprement parler, ce ne sont pas des terres, mais de grands rochers horribles à voir.

Depuis l'Isle Percé qui est l'embouchure du fleuve jusques vis-à-vis de Tadoussac, du côté du Sud, que les navires fréquentent quand ils montent à Québec, toutes les terres paraissent hautes, et la plupart grandes montagnes: c'est ce qui a donné le nom aux Monts Notre-Dame, qui tiennent une partie de ce chemin là, et l'on dit qu'ils ne sont quasi jamais découverts de neige, et par conséquent inhabitables: ce n'est pas qu'il n'y ait entre les dites montagnes et le bord du grand fleuve, quatre, cinq, et quelquefois huit lieues de plat-pays, et que tout ce pays ne soit coupé d'espace en espace par de belles rivières. Je le juge toutefois fort malpropre pour être habité, sinon Gaspé que j'estime fort propre à faire une habitation: c'est une baie qui entre dans les terres assez avant, et qui fait un bassin propre à mettre les navires à l'abri.

Dans le fond de la Baie, les terres paraissent fort propres à habiter. D'ailleurs, il y a grande pêche de Morue en ces quartiers-là.

Il y a aussi trois autres beaux Havres dix ou douze lieues au-dessous, savoir: l'Isle Percé, Bonaventure et Miscou, où toutes les années des navires vont à la pêche de la Morue en tous ces havres. Ce serait un lieu très-propre pour avoir correspondance avec Québec, puisqu'on y va facilement avec des barques et des chaloupes.

Là au droit se voit l'Isle d'Anticosti, dont je ne vous parlerai pas, n'y ayant point été, seulement ai-je oui dire que c'était une fort belle terre, aussi bien que la côte du Nord, depuis Tadoussac descendant en bas, dans laquelle on rencontre quantité de belles rivières, bien profondes et grandement poissonneuses; mais surtout, abondantes en Saumons; il y en a des quantités prodigieuses, selon le rapport que m'en ont fait ceux qui y ont été.

Depuis Tadoussac jusque'à sept lieues proche de Québec, que l'on nomme le Cap-Tourmente, le pays est tout-à-fait escarpé. Je n'y ai remarqué qu'un seul endroit, qui est la Baie St. Paul, environ sur la moitié du chemin, et vis-à-vis l'Isle aux Coudres, qui paraît fort belle lorsqu'on y passe, aussi bien que toutes les îles qui se trouvent depuis Tadoussac jusque'à

LES DEUX FABRIQUES.

I.—LES MARIÉS.



NE foule nombreuse était réunie dans la petite église gothique d'Oisel, sur la rive gauche de la Seine, et tous les regards se portaient avec une attention, bienveillante chez les uns, maligne et satirique chez les autres, sur deux fiancées, à genoux devant l'autel de la Sainte-Vierge, à côté de leurs futurs, et qui attendaient, recueillies et le front baissé, la bénédiction nuptiale. En les voyant si semblables d'âge, de maintien, de toilette, on les aurait prises volontiers pour deux sœurs; elles n'étaient cependant que cousines, mais leur sort était si identique, qu'elles semblaient jumelles de position, comme d'autres le sont de naissance. Orphelines toutes deux, elles avaient été adoptées et élevées ensemble par une vieille parente, qui les aimait d'une même affection; leur fortune était égale, leur âge le même, et elles se mariaient le même jour, à la même heure, au même autel. Les deux fiancés étaient chacun à la tête d'une manufacture importante, situées dans ces belles vallées, baignées par la Seine, entre Elbeuf et Rouen, ces grands centres d'industrie. Amélie épousait M. Valory, fabricant de draps, et Clémence avait choisi Léon Morel, qui possédait une vaste filature de coton. La ressemblance de leurs destinées les suivait ainsi jusqu'à l'autel, où elles apportaient le calme pensif, le même recueillement attendri. Les curieux s'ébahissaient en les voyant si semblables, et une jeune paysanne disait à demi-voix :

« Comme elles se ressemblent ! si jolies toutes deux ! je ne les distingue pas d'ici ! »

— Je n'ai plus mes yeux de quinze ans, repartit une vieille, mais je vois bien que mademoiselle Amélie, c'est celle qui regarde toujours son mari, et mademoiselle Clémence, celle qui ne lève pas les yeux de dessus son livre.

— Dam ! c'est vrai, grand'mère ! Mademoiselle Clémence est si bonne, si posée, si pieuse, mais sa cousine est bien aveuglante aussi ! Voyez donc comme elle a bonne grâce à répondre à M. le curé ! »

La cérémonie s'achevait : les deux cousines s'agenouillèrent une dernière fois ; Clémence disant en son cœur : « Mon Dieu ! faites que je sois heureuse ! »

Clémence répétant ce vœu, écho de toute sa vie : Seigneur ! faites que je sois bonne, et que ceux qui m'entourent soient heureux ! »

Elles traversèrent la nef, et revinrent chez leur tante, où un grand déjeuner les attendait ; quelques heures après, prénant à partir, Amélie pour Paris, où son mari voulait l'emmenant réunies un instant dans leur chambre afin de faire leur toilette de voyage, s'embrassèrent tendrement, et Amélie s'écria :

« Nous nous séparons donc ! nous, les inséparables ! »

— Bientôt, nous nous retrouverons, et nous habiterons, sinon la même demeure, au moins la même vallée.

— Que ne peux-tu m'accompagner à Paris ! Quel but pour un voyage de noces, mon Dieu ! que les Andelys !

— Tu sais, répondit Clémence avec douceur, que la grand'mère de M. Morel y habite : elle est bien vieille, bien infirme, et elle désire nous voir.

— Vous pouviez y aller plus tard. Ma pauvre Clémence,

notre destinée se sépare comme nos personnes ; Paris est mon lot et le tien une chambre de malade !

— Ah ! ne me plains pas plus que je ne t'envie. Je me fais une fête de ce voyage et de la joie que nous allons causer à cette chère grand'mère.

— Tu es trop bonne... *charité bien ordonnée...*

— *Commence par les autres*, interrompit Clémence. Viens, descendons... A bientôt, chère Amélie, sois heureuse !...

— Oh ! je m'amuserai, et toi, tâche d'égayer un peu ce maussade voyage.

— N'aie pas peur ! Adieu !

— Adieu ! »

II.—INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Trois mois après le jour des noces, Amélie et son mari étaient assis à la table du déjeuner, et pendant que la jeune femme faisait le café, M. Valory dépouillait la correspondance que le facteur venait d'apporter. Frappant tout à coup sur une lettre qu'il finissait de lire, il dit, en se tournant vers Amélie :

« Reboux, de Paris, me fait une commande qui, si je pouvais l'accepter, m'aiderait peut-être à doubler notre fortune.

— Qu'est-ce donc ? répondit-elle vivement intéressée.

— Tiens, lis ! »

Elle parcourut le papier :

« Il vous demande des lainages ouvrés, brochés, sûr, dit-il, de leur trouver un placement favorable. Mais, mon cher Franz, qui vous empêche d'accepter ? »

— Cette nouvelle branche nécessiterait d'autres machines, un personnel plus nombreux, des heures de travail plus prolongées.

— Eh bien ! ne pourriez-vous acheter les machines ? ma dot ne saurait être mieux employée !

— Soit ; mais les travailleurs ?

— Qu'avez-vous besoin d'employer à un travail tout mécanique, des hommes faits, qui exigent un salaire élevé ? Prenez des enfants ! ces ouvriers-là ne vous feront jamais défaut. N'est-ce pas rendre un service à ces pauvres familles, que de transformer en ouvrier l'enfant considéré comme un fardeau ? Le même raisonnement pourrait s'appliquer aux heures de travail plus prolongées, car c'est autant de bien-être rapporté à la maison.

— Tu as peut-être raison, dit Valory, homme simple et bon et qui subissait l'influence de la jeune femme : mais enfin, qu'est-il besoin de doubler, de tripler notre fortune ? N'est-elle pas bien suffisante pour nous, et même pour nos enfants, si le ciel bénit notre mariage ? »

Amélie ne répondit pas.

« Ne m'approuves-tu pas ? dit son mari inquiet de son silence : désires-tu quelque chose de plus ? Nous possédons l'aisance... »

— L'aisance de la province, c'est la gêne à Paris.

— Mon ami, si nos bons voisins, nos amis, ceux qui te connaissent enfin et t'apprécient, songeaient à toi, industriel distingué, pour une candidature à la chambre des députés, refuserais-tu cette marque d'estime ?

— Dam ! je ne m'y sens pas grand empressement.

— Mais moi, qui serais si glorieuse de tes honneurs ! »

Il se tourna vers elle :

« Tu aimerais donc Paris ? »

— Je l'avoue... j'aime ce mouvement, ce luxe, ces fêtes, et l'argent gagné en province ne peut se bien dépenser qu'à Paris.

— Le bonheur est donc là pour toi ?”

Le regard d'Amélie répondit seul à cette interrogation.

“Ma chère femme, reprit-il, ouvre moi ton cœur, parle franchement.

— Mon Dieu ! je n'ai rien de caché pour vous... Je désire l'agrandissement de notre fabrique, l'augmentation de notre fortune, mais je les désire pour vous, mon ami, afin que vous soyez au premier rang parmi vos confrères, car je suis jaloux de votre réputation. Je voudrais vous voir, après les beaux jours, entouré de luxe, réjouir par des fêtes, délassé par la vue des objets d'art que vous aimez, et dont le chiffre est trop haut pour notre modeste budget. Je voudrais enfin que vous fissiez valoir dans toute leur étendue les trois capitaux que vous possédez : l'intelligence, l'argent et le travail... Voilà tout !”

Persuadé par de si tendres raisons, Valory promit de faire subir à sa manufacture une transformation entière, qui substituerait à un travail lent, mais solide, à un bénéfice médiocre, mais certain, la fabrication fiévreuse, les chances hasardeuses de l'industrie moderne. Et dès le lendemain, il voulut aller consulter Léon Morel sur le choix des machines qu'il lui fallait acquérir. Les deux industriels eurent un long entretien, après lequel Léon rentra dans le petit parloir où travaillait sa femme, et longtemps il se promena, comme un lion en cage, soucieux, impatient et taciturne.

Léon Morel appartenait à la génération de nos jours, toute enfiévrée d'ambition et de désirs immodérés de fortune : il avait fait des études sérieuses et profondes, et cueilli, comme tant d'autres, le fruit de l'orgueil sur l'arbre de la science. Placé à la tête de la filature que son père lui avait léguée, il n'avait vu jusqu'alors dans ce moyen d'existence qu'un marche-pied vers le pouvoir, et peut-être avait-il rêvé un ministre des finances dans le modeste filateur.

Clémence le regardait depuis longtemps avec une secrète inquiétude ; se levant enfin, elle alla vers lui, posa la main sur son épaule et lui dit d'un ton affectueux :

“Qu'as-tu donc, Léon ?”

— Rien !” répondit-il brusquement.

Le silence régna encore ; Léon marchait toujours, en tordant machinalement un journal qu'il avait pris sur la table. Il s'arrêta enfin auprès de sa femme :

“Tu sais, lui dit-il, que Valory compte agrandir sa fabrique ? Décidément, il se lance ! ta cousine lui a fait sentir l'aiguillon !... Avec un peu d'activité, d'intelligence, il pourra tripler, quintupler ses capitaux....”

— Eh bien ?

— Eh bien ! je me demandais tout à l'heure qui m'empêcherait d'en faire autant ? Croirais-tu, Clémence, que Valory a la prétention de devenir député ? En vérité, c'est très-plaisant, mais ce n'est pas impossible... l'argent mène à tout... et, quand à la fortune se joint une intelligence pratique, des études sérieuses... où ne pourrait-on pas monter ?”

Clémence ne dit rien, préférant laisser s'échapper ces idées en fermentation, que le silence pouvait cependant rendre plus dangereuses ; mais dans les projets d'ambition qui perçaient au travers des phrases entrecoupées de son mari, rien ne répondait aux désirs modérés de son propre cœur, qui toujours avait placé le bonheur comme la vertu, dans des régions moyennes, également à l'abri de la misère et des grandeurs.

“Tu ne dis rien, Clémence ? ne voudrais-tu pas que je fusse député ?”

— Je voudrais que tu fusses heureux.

— Je le suis, Clémence, je le suis avec toi.

— Alors, cher ami, pourquoi ne pas chercher de préférence à perfectionner cette part de bonheur qui nous est échue ? Pourquoi dévier de la voie où nous l'avons trouvée ?

— Est-ce dévier que de chercher à accroître richesses et réputation ?

— Peut-être !

— Mais tu n'as donc nulle ambition ?”

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle (1), aurait pu répondre la jeune femme ; mais elle se tut un moment, et regarda avec des yeux pensifs le paysage qui s'étendait au pied du balcon ; où tous deux se tenaient debout. On était au mois d'août ; le soleil couchant rougissait de ses derniers feux les arbres du parc, dont les troncs moussus se revêtaient de teintes splendides ; un vent doux murmurait dans le feuillage et agitait mollement les rameaux de la clématite qui s'enlaçait au fer du balcon ; à gauche, à travers une percée, l'on découvrait la Seine déroulant ses nappes limpides et transparentes ; à droite, un sentier ombragé suivait le contour d'un vaste champ où s'achevait la moisson. L'Angélus tinta au clocher du village ; la cloche de la fabrique lui répondit, et au même instant, le petit sentier fut couvert d'ouvriers filateurs, hommes, femmes, enfants, qui, la journée finie, retournaient au logis. Léon et Clémence les suivirent des yeux : ces pauvres gens, accablés sans doute par le labeur du jour, s'en allaient en toute hâte et tristement, sans un regard pour les beautés de la campagne, sans un refrain en réponse aux joyeuses chansons des moissonneurs. Quelques paroles grossières, raillerie ou colère, s'échangeaient seules entre eux ; les enfants les répétaient, les femmes riaient, et ces paroles et ces rires, apportés par le vent jusque'à Clémence, navraient son cœur et faisaient monter les larmes à ses yeux. Sous l'empire d'un sentiment profond, elle saisit la main de son mari, lui désigna des yeux les filateurs qui s'éloignaient, et dit :

“Là serait mon ambition ! Transformer, moraliser, rendre enfin plus heureux ceux dont la vie est si intimement liée à la nôtre, ne serait-ce pas un digne emploi des forces, de l'intelligence, du temps, de la fortune d'un homme ?”

— Explique-toi : que voudrais-tu ?

— Vois ces pauvres gens dont ta fortune assure l'existence matérielle, et qui, en retour, te donnent leur labeur assidu, je voudrais qu'établissant entre eux et nous, des liens de protection, de tutelle et d'amour, nous pussions leur créer une vie plus douce, et relever en eux la dignité humaine, avilie par le vice, par l'ignorance et surtout par l'oubli de Dieu. Tiens, cher Léon, voici mes châteaux en Espagne : Je voudrais d'abord pour nos ouvriers des habitations plus salubres ; un salaire suffisant pour les temps de santé, des secours certains aux jours de la maladie. J'aimerais à créer une salle d'asile pour les petits enfants, dont les mères travaillent du matin jusqu'au soir, et des écoles où nos petits ouvriers aussi bien que les jeunes gens, pourraient apprendre le catéchisme, la première des sciences, la lecture, l'écriture, le calcul, tout ce qui pourrait enfin développer leur esprit trop souvent engourdi dans l'exercice d'un travail machinal. Je voudrais de la part du chef de manufacture une surveillance assidue, paternelle, surveillance d'ami, de tuteur, sur la conduite de ceux qu'il emploie. Enfin, je voudrais que notre maison eût la réputation de ne livrer que de bons produits et de n'employer que d'honnêtes gens.”

Léon, à son tour, ne répondait pas, mais il l'écoutait, et une espèce d'attendrissement se reflétait sur son visage. Elle continua :

“Quelle joie ce serait, si dans quelques années ce misérable hameau où demeurent nos ouvriers, était couvert d'habitations riantes, annonçant le bien-être et la paix domestiques ! si les petits enfants savaient lire et prier Dieu ! Si les malades étaient soignés et secourus ! et si le lundi, soir, les pères de famille cultivaient leur jardin au lieu d'aller au cabaret ! Je prierais de meilleur cœur si nos ouvriers assistaient à la messe et je serais plus heureuse s'ils étaient plus heureux...”

Léon serra la main de sa femme :

“Ma bonne Clémence, lui dit-il, des vœux si purs méritent d'être exaucés. Tu viens de changer le but de ma vie : désormais elle sera toute ici : à toi, ma bien-aimée, et à ces

(1) Polyucte, acte iv.

pauvres gens dont tu m'apprendras à faire le bonheur. Tu seras contente."

III. VINGT ANS.

Comme deux ruisseaux sortis de la même source, ayant mêlé longtemps leurs eaux fraternelles, se séparent peu à peu et cessent de couler sous les mêmes cieux et les mêmes ombres, la vie des deux cousines se sépara de plus en plus, et dissemblables par les goûts, les opinions, elles quittèrent la route parallèle qu'elles avaient si longtemps suivie. Amélie put se croire heureuse, car tous les projets qu'elle avait conçus se réalisèrent : possession de richesses, jouissances de luxe, plaisir si doux de faire des envieux, rien ne manquait à sa brillante existence. Son mari suivait la voie qu'elle lui avait tracée ; le séjour de Paris comblait tous ses vœux, un chef d'atelier habile était à la tête de la manufacture et croyait faire son devoir en montrant une grande sévérité envers les ouvriers, dont le nombre s'était augmenté de tous les hommes d'inconduite qui avaient été chassés de chez Morel ; Valory se rendait rarement à sa fabrique dont il s'occupait de placer avantageusement les produits, tandis que sa femme ne songeait que fêtes et plaisirs.

Clémence avait suivi l'inspiration de son âme en dirigeant vers un plus noble but l'ambition qu'elle voyait éclore dans le cœur ardent de son mari ; sans doute, elle rencontra bien des obstacles ; sans doute, elle soutint bien des luttes, et dut vaincre à la fois les événements extérieurs, onéreux et difficiles le caractère de Léon, entraîné vers les splendeurs du luxe et les rêves de l'orgueil et enfin l'inertie de ceux mêmes qu'elle voulait régénérer. Cependant, elle aussi, obtint le succès modeste auquel elle avait aspiré. Son mari, cédant peu à peu à une influence de paix et de charité, se passionna pour ces idées dont la douce main de sa femme avait tracé les premiers linéaments, il employa au bien des autres toutes les facultés qu'il n'avait si longtemps exercées que pour lui-même. L'étroit horizon où il se trouvait enfermé devint son monde, et il voulut moraliser, perfectionner ce coin de terre, où, près de sa femme et de ses enfants, il cachait son bonheur. Par ses soins, la manufacture rendue plus salubre, ouvrit ses fenêtres aux flots d'un air vivifiant ; les heures de travail furent proportionnées aux forces du travailleur, et un salaire plus élevé, seul luxe que se permettent les jeunes époux, procura aux ouvriers une nourriture plus abondante, et préserva leur famille des privations jusqu'alors éprouvées. Le repos du dimanche, ce droit de Dieu, le repos de la nuit, ce droit de l'homme, furent inviolablement respectés. Prévenant les dispositions d'une loi protectrice, Léon avait réglé le travail des enfants, et tout en les habituant à un labeur sérieux et régulier, ils les faisait imiter à l'instruction convenable à leur état et leur procurait les délassements chers à leur âge. Une salle d'asile recevait les plus jeunes de ces enfants, et il y trouvaient les soins maternels que leurs mères, occupées à gagner le pain du jour, ne pouvaient leur rendre.

Usant du droit le plus légitime, M. Morel avait renvoyé ces ouvriers dont l'inconduite obstinée se refusait à tous les progrès, bornes humaines, qui non seulement restent stationnaires dans la boue, mais encore empêchent les autres de nager dans la manufacture compriment les idées de leur chef, ils s'y peuplent de travailleurs, mu par le souffle puissant de la religion, de l'ordre, de l'esprit de famille, gravita rapidement vers la civilisation dont il était déchu, tandis que les ouvriers de Valory, abandonnés à leur misère, à leurs mauvaises passions, descendirent avec une vitesse effrayante les degrés de l'échelle sociale.

Cette comparaison avait péniblement ému le cœur de Léon et de Clémence, qui, après un somptueux dîner chez Amélie, avaient visité ces ateliers, où la concurrence aveugle, la pro-

duction effrénée étalaient leurs tristes merveilles. Ils s'en revenaient à pied, vers le soir, s'entretenant encore des impressions de la journée. Ils avaient vu, à côté du château d'Amélie, comparable aux plus beaux manoirs de l'aristocratique Angleterre, ils avaient vu cette fabrique sombre et malsaine, cette population confondue, entassée, sans distinction d'âge ni de sexe ; ils se souvenaient de ces hommes, défaillant sous une vieillesse précoce, de ces enfants flétris par le vice et par un travail abrutissant, de ces pauvres êtres qui n'avaient plus de la femme que le nom ; de ces huttes, vues en passant, misérables tanières où souffrait, seul, quelque pauvre malade, où pleurerait, abandonné, quelque petit enfant ; ils avaient vu, plus d'une fois, le matin du dimanche, l'église déserte et les saints mystères offerts dans une désolante solitude, tandis que le piston de la fabrique ne cessait de retentir, et que ceux pour qui le dimanche n'existe pas, reprenaient la tâche quotidienne, la tâche éternelle !...

" Mon Dieu ! que je plains ma cousine ! dit Clémence. Le moyen d'être heureux quand tout le monde souffre autour de soi ? "

Elle fut interrompue par un chant, que formait un chœur de petites voix frêles. Ils arrivaient en ce moment sur leurs domaines, et ils virent s'avancer, dans une allée couverte, les enfants de l'asile, filles et garçons, qui, placés sur deux rangs, marchaient en marquant le pas en chantant le refrain du soir :

Adieu, petits amis, que durant la nuit sombre,
Les saints anges du ciel veillent autour de nous !
Rappelons-nous bien tous,
Que toujours, même au sein de l'ombre,
Dieu nous voit... il entend,
Ce que dit son enfant.

Une sœur de la Sagesse conduisait cette petite troupe, et à son moindre geste, les yeux se levaient, les fronts se redressaient, on marchait plus droit, on chantait d'un meilleur cœur.

Clémence et Léon caressèrent en passant ces têtes blondes et brunes, ces grosses joues fraîches, ces visages qui leur rappelaient des traits bien connus, et marchant toujours, ils entrèrent dans une rue villageoise, occupée par les ouvriers.

Ayant remarqué combien les causes extérieures peuvent réagir sur la moralité humaine, Léon avait voulu créer à ses ouvriers des demeures saines et commodes, afin de les attacher à leur foyer domestique, et de les éloigner du cabaret, lieu de refuge de ceux qui ne possèdent qu'un logis affreux, malpropre, désolé. Il avait réussi. Les maisons qu'il avait fait bâtir, solides et confortables, précédées chacune d'un petit jardin clos par des haies, presque semblables aux plus riants cottages des environs de Londres, étaient uniquement occupées par des ouvriers, et quelques-uns d'entre eux même avaient acquis la propriété de leur demeure. Cette ruche de travailleurs offrait mille gracieux tableaux, lorsque, vers le soir, le soleil couchant allumait dans les vitres des chaumières comme un écrin de pierres précieuses ; alors les familles étaient réunies : une jeune femme, devant un large foyer, habitait et caressait son nouveau-né ; une autre, ménagère active, étendait sur le gazon, à la rosée, le linge qu'elle venait de laver ; plus loin, la famille était rassemblée autour du repas du soir, frugal, mais abondant ; sur le seuil, les enfants profitaient des dernières clartés du jour pour apprendre la leçon du lendemain ; quelques hommes arrosaient, sarclaient, rattachaient les fleurs et les légumes de leur étroit potager ; des jeunes filles célébraient le Mois de Marie, en récitant le chapelet au pied d'une statue de la Ste. Vierge, toute environnée de lilas et d'églantine ; des vieillards causaient en se promenant à petits pas.

Clémence et Léon, après avoir salué chaque groupe, échangé avec les mères, avec les enfants, avec les ouvriers, quelques paroles amicales, s'arrêtèrent à la dernière maison, et entrèrent dans une chambre fort propre, où un malade, de

— Jamais, dit-il en s'arrêtant devant sa femme, jamais pareille chose ne serait arrivée du temps de mon père !... Il était sévère, il est vrai, mais ma mère savait se faire aimer des ouvriers... Moi-même, ils m'aimaient autrefois...

— Est-ce donc moi qui ai détourné leur affection ? repartit Amélie avec aigreur.

— Ah ! monsieur ! s'écria le curé qui revenait du lieu de l'incendie, le moment où l'on souffre en commun n'est pas celui des reproches ! Si vous avez erré (ce dont Dieu seul est juge), ne pouvez-vous réparer ? Vous êtes jeune encore...

— L'expérience du passé vous éclaire, dit Clémence.

— La fortune vous reste, ajoute Léon ; les lois feront justice des coupables ; pardonnez à ceux qui ne sont qu'égarés par ces journaux qui chaque jour leur prêchent contre nous et la haine et l'envie.

— Pardonnez à ces malheureux, reprit le curé, et ne vous

vengez qu'en leur faisant du bien. Réconciliation, monsieur, je vous en conjure, au nom du Seigneur !

Valory resta un moment indécis, et s'avancant les bras ouverts vers sa femme, il lui dit.

— Amélie, pardonnons !

Elle s'appuya sur lui et tendit la main à Clémence :

— Ma cousine, dit-elle, m'enseigner le secret de se faire aimer de ces hommes en les rendant meilleurs et plus heureux."

La flamme, au dehors, jaillit plus éclatante, et un bruit formidable annonça que les hautes cheminées ainsi que les toitures de la fabrique s'abîmaient dans le feu... Tout écoutèrent en silence... et Léon dit enfin :

— Oublions le passé, et fondons sur ces ruines un nouvel édifice !"

MME EVELINE RIBBECOURT.

COMPARAISON

Entre les usages de la société au dix-huitième siècle et ceux de la société à notre époque.

PAR MME. DE GENLIS.



U dix-huitième siècle, les femmes âgées exerçaient un grand empire (1). Pour être au nombre de celles qui obtenaient cette prépondérance, il fallait en général de l'esprit et une bonne maison. Avec ces deux avantages qui, réunis, n'étaient jamais communs, on devenait les oracles de la société. Madame de Puysieux Sillery et la maréchale de *** étaient alors particulièrement citées. Tous les étrangers de distinction se faisaient présenter chez ces deux dames, ainsi que tous les débutans à la cour et dans le grand monde.

Il fallait pour y réussir obtenir préalablement leur approbation. Elles n'attaquaient ni l'honneur ni la réputation de personne, mais elles jugeaient en dernier ressort l'esprit, le ton, les manières. Des gens d'un âge mûr les consultaient souvent sur les usages, les procédés tenant à la délicatesse des sentiments, et sur les diverses expressions de langage. Elles siégeaient dans de véritables tribunaux où l'on jugeait et punissait des torts que les lois ne pouvaient atteindre. Là on n'envoyait ni en prison ni à l'échafaud, mais on terrassait les coupables en déclarant à l'unanimité : qu'ils méritaient d'être bannis de la bonne compagnie. Cette sentence toujours exécutée paraissait toujours foudroyante ; car on bouleversait l'existence d'une personne avec ces mots : *Tout le monde lui a fait fermer sa porte.*

(1) "Le costume des vieilles femmes de ce temps-là avait un grand avantage pour elles ; c'était de ne ressembler en aucune façon à celui des jeunes femmes, avec lesquelles on ne trouvait jamais lieu d'établir une comparaison toujours défavorable aux douairières ; celles-ci étaient alors des espèces de figures à part. Je ne doute pas que le manque de respect des jeunes gens d'aujourd'hui pour les vieilles femmes ne provienne en grande partie de l'accoutrement qu'elles sont obligées de porter ; car enfin on ne saurait s'attendre à ce que des étourdis puissent distinguer la différence qui existe entre la docilité pour l'usage et la prétention ridicule." (Mémoire de la marquise de Créqui)

"Les femmes dont nous venons de parler, entre autres maximes plus importantes, avaient établi celles-ci, qu'on est tout étonné d'être obligé de rappeler aux personnes de notre siècle :

"Il est fort ridicule qu'une femme, et surtout un homme, paraissent occupés de leur toilette.

"Parler d'une voix éclatante, gronder ses domestiques à table et devant des étrangers sont des choses de bien mauvais goût.

"On ne doit parler qu'en famille des détails intérieurs et des affaires de famille, parce que ces conversations sont ennuyeuses pour les autres qui n'y comprennent rien, et parce qu'il est impoli d'avoir en leur présence un entretien auquel ils ne peuvent se mêler.

"La prétention d'être plaisant et de faire rire rend souvent ridicule et ôte toute noblesse. Le rôle de bouffon n'en a point. Il ne faut pas confondre une gaieté douce et spirituelle avec la gaieté grossière et bruyante de la mauvaise compagnie, ou des gens dépourvus d'esprit et de délicatesse.

"Il est impoli et même ridicule, au milieu de ses amis, de ne s'occuper que d'une seule personne. Nous ne pouvons nous empêcher de préférer au fond du cœur celles qui nous paraissent les plus aimables, mais il ne faut pas le témoigner assez hautement pour blesser les autres.

"La moquerie de la bonne compagnie, dans la conversation, ne doit jamais être que de la gaieté mêlée d'un peu de malice.

"Se permettre, même sans attaquer leur honneur, des médisances et des railleries sur les gens que l'on reçoit, c'est en quelque sorte manquer aux devoirs si sacrés de l'hospitalité.

"Il serait très-grossier de parler en général d'une chose fâcheuse qu'une personne présente pourrait s'attribuer, et qui pourrait lui rappeler une vérité désagréable ou un malheur, comme si l'on parlait de borgnes et de bossus devant des personnes borgnes ou bossues ; ou si, devant des gens de soixante ans passés, on disait, en parlant de quelqu'un de cet âge, que c'est un vieillard ou une vieille femme.

"La crainte des étourderies, des imprudences, qui pou-

vaient provoquer le blâme des redoutables censeurs auxquels on accordait tant d'empire, avait peut-être fait établir l'usage de loger ses enfants chez soi pendant plusieurs années après leur mariage, afin de les produire et de les guider dans le monde. Les personnes les plus riches se trouvaient toujours convenablement logées lorsqu'elles l'étaient chez leurs parents.

« Toutes les dames avaient ou des demoiselles de compagnie, ou des brodeuses qui travaillaient toujours auprès d'elles. L'esprit de cet usage était le même qui portait les femmes à faire prendre un flambeau à leurs domestiques lorsqu'elles sortaient le soir ; on voulait dans toutes ses actions des témoins et de la lumière.

« Les femmes qui vivaient dans leurs terres avaient des demoiselles de compagnie pour avoir véritablement une compagnie dans la solitude d'un château. On les avait à Paris par décence. Il est fâcheux qu'on ait supprimé cette espèce de représentation ; c'était une ressource honorable pour les jeunes personnes bien élevées et sans fortune.

« Dans toutes les maisons de campagne, chez les princes et chez les particuliers, on se rassemblait après le dîner, c'est-à-dire depuis trois heures jusqu'à six, pour faire une lecture avant l'heure de la promenade. Les ouvrages que l'on choisait étaient ordinairement des livres d'histoire, des voyages, des pièces de théâtre. On attachait tant de prix au talent de bien lire tout haut, que beaucoup de personnes prenaient des leçons de Lekain, de Molé et de mademoiselle Duménil.

« On jouait des proverbes, ce qui demandait de l'esprit ; car ces proverbes étaient de petites comédies-impromptu. On a quitté cet amusement pour des charades qui n'exigent assurément aucuns frais d'esprit.

« On ne soupe plus, parce que les spectacles finissent à onze heures du soir, et cela seul a produit un grand changement dans la société. Après le dîner, on veut faire des visites ou aller au spectacle ; on est distrait, préoccupé, on retarde sa montre ; toutes ces choses ne donnent ni un maintien, ni une conversation aimable. Le souper jadis terminait la journée ; on n'avait plus rien à faire, on ne craignait plus le mouvement et l'interruption causés par les visites qui surviennent toujours après dîner ; on était tout entier à la société : au lieu de compter les heures on les oubliait ; on causait avec une parfaite liberté d'esprit et par conséquent avec agrément.

« L'esprit de magnificence avait alors quelque chose de solide et de bienfaisant. La magnificence égoïste et de pure ostentation paraissait être de mauvais goût. Par exemple, tous les grands seigneurs et les princes du sang étaient de la plus modeste

simplicité dans l'ameublement de leurs châteaux et de leurs maisons de plaisance : on n'y voyait que de vieux meubles gothiques, sans nulle recherche, ainsi que dans les plus belles terres du royaume. Mais les princes et les grands seigneurs avaient un luxe prodigieux dans toutes les choses qui peuvent procurer aux autres d'agréables jouissances, en chevaux, en voitures, en tables ouvertes, en logements donnés dans leurs palais, même à des personnes qui n'étaient point attachées à leurs maisons ; en loges, aux spectacles, qu'ils prêtaient sans cesse à leurs amis (1). Le luxe avait de la grandeur, parce qu'il était aussi peu frivole qu'il peut l'être. »

Nous terminerons cet article en plaçant ici la définition que plusieurs auteurs célèbres ont donné de la politesse.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux autres ; elle se montre sans peine quand on en a.

J. J. ROUSSEAU.

La politesse est à l'esprit

Ce que la grâce est au visage ;

De la bonté du cœur elle est la douce image,

Et c'est la bonté qu'on hérite.

VOLTAIRE.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; c'en est l'expression si elle est vraie, et l'imitation si elle est fautive ; et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous devons vivre. Un homme qui les posséderait toutes aurait nécessairement la politesse au souverain degré.

Idem.

La civilité, qui nous empêche de mettre nos vices au jour, est une barrière que les hommes mettent entre eux pour s'empêcher de se corrompre.

MONTESQUIEU.

La véritable politesse vient du cœur.

VAUVENARGUE.

On voit que les usages de la société, au dix-huitième siècle étaient une application continuelle de ces maximes.

(1) « On prêtait aussi très-souvent des calèches et des chevaux pour aller à Longchamp. Une femme de la cour sachant qu'un seigneur de sa connaissance en avait deux, lui en fit demander une. Il avait disposé de l'une et de l'autre, mais à l'instant il en fit acheter une troisième de la plus grande élégance, uniquement pour la prêter pendant quelques heures à la dame qui la lui avait demandée. Cette galanterie parut fort aimable, mais elle n'étonna point. Une grâce si obligeante était dans les mœurs des personnes distinguées par leur bon goût et par leur magnificence. »
(Journal des Demoiselles.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

A WISH.

MINE be a cot beside a hill ;
A bee-hive's hum shall sooth my ear ;
A willowy brook that turns a mill,
With many a fall, shall linger near.

The swallow oft, beneath my thatch,
Shall twitter from her clay-built nest ;
Oft shall the pilgrim lift the latch,
And share my meal, a welcome guest.

Around my ivied porch shall spring,
Each fragrant flower that drinks the dew ;
Und Lucy at her wheel shall sing,
In russet gown and apron blue.

ROGERS.

UN SOUHAIT.

MON souhait, c'est une maisonnette adossée à une colline, d'où l'on entendrait le bourdonnement d'une ruche d'abeilles ; un ruisseau bordé de saules, qui ferait tourner un moulin, mêlerait à ce bourdonnement le murmure de ses cascades.

Sous mon toit de chaume s'abriterait le nid de l'hirondelle ; et souvent, le pèlerin fatigué, hôte toujours bienvenu, s'assièrait à mon foyer et partagerait mon repas frugal.

Autour du porche tapissé de lierre, grimperaient toutes les fleurs odorantes qui pompent la rosée du matin ; et Lucy, vêtue d'une simple robe de serge et d'un tablier bleu, charmerait en m'attendant, assise à son rouet.

NOËMI THÉVENIN.

LA BARQUE DU PÊCHEUR.

MISSIS dans son bateau vers la chute du jour,
Un pêcheur réparait son filet misérable.
Voilà que tout à coup un oragan accourt :
Le vent en tourbillons à soulevé le sable,
Et l'amarre se rompt, et les flots en fureur
Loin de terre ont jeté la barque du pêcheur !

Il chercha vainement et sa voile et sa rame :
Elles étaient au bord, d'où ses fils et sa femme,
Impuissants, lui tendaient les bras dans leur douleur.
A travers le bruit sourd de l'écumante lame
Il entendait leurs cris qui déchiraient son âme,
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Bientôt rien ne frappa sa paupière éperdue,
Que de l'onde et du ciel l'effrayante étendue
Où la nuit fait encor descendre son horreur.
Et le livide éclaire à déchiré la nue,
Et d'instant en instant la tempête est accrue ;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

De l'aurore en pleurant il attend la lumière ;
Mais nul rayon d'espoir ne vient luire à son cœur.
Il se met à genoux. "Délivrez-moi, Seigneur !
" J'ai de jeunes enfants, une femme, un vieux père :

" Qui pourra, si je meurs, soulager leur misère ?
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Ainsi le lendemain, trompant ses espérances,
La mer ne lui montrait que des déserts immenses ;
Dans son vaste horizon nul point consolateur.
Seulement la mouette à la voix funéraire
Effleurait dans son vol la vague solitaire ;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Mais sa joue a brillé d'une larme joyeuse :
Il voit dans le lointain de l'onde vaporeuse
Une voile... il bénit le ciel libérateur...
Mais pareil à l'éclair qui luit et qui s'efface,
Le vaisseau désiré disparaît dans l'espace ;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Et le sud redoubla ses fougueuses halémes ;
Et dans le fond glacé des régions lointaines
Où six mois de l'hiver domine la stupeur,
Où la vague durcie au rivage s'enchaîne,
Où semblent vivre seuls l'ours blanc et la baleine,
Se perdit comme un trait la barque du pêcheur.

JEAN REBOUL.

(Journal des Demoiselles.)

DE L'IMPORTANCE DE LA VÉRITÉ.

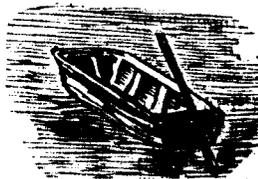
Le premier besoin comme le premier bien de l'homme, c'est la vérité : oui, vérité dans la religion qui, en nous donnant des idées hautes et pures de la Divinité, nous apprend à lui rendre des hommages dignes d'elle ; vérité dans la morale, qui trace leurs devoirs à toutes les conditions sans rigorisme comme sans mollesse ; vérité dans la politique qui, en rendant l'autorité plus juste et les sujets plus soumis, sauve les gouvernements des passions de la multitude, et la multitude de la tyrannie des gouvernements ; vérité dans les tribunaux, qui fait pâlir le vice, rassure l'innocence, et amène le triomphe de la justice ; vérité dans l'éducation qui, mettant en accord les doctrines et la conduite, fait que les instituteurs ne sont pas moins les modèles que les maîtres de l'enfance et de la jeunesse ; vérité dans les lettres et les arts, qui les préserve de la contagion et du mauvais goût, des faux ornements comme des

fausses pensées ; vérité dans le commerce de la vie, en bannissant la fraude et l'imposture, fait la sûreté commune. Vérité en tout, vérité avant tout ; voilà au fond ce que cherche, par les désirs secrets de son cœur, le genre humain tout entier ; tous les peuples ont compris que la vérité est utile et que le mensonge est nuisible (*Défense du christianisme*, t. 1, p. 79 ; par M. DE FREYSSINOUS).

Je ne prétends pas, dit J.-J. Rousseau, qu'on puisse être vertueux sans religion, j'eus longtemps cette opinion trompeuse dont je suis bien désabusé.—Le même auteur a dit : *La religion chrétienne est sainte, sublime, véritable. L'Évangile est le plus fort lien de la société.* (Contrat Social).

Chose admirable ! dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore le bonheur de l'homme dans celle-ci.

REBUS.



JOHN

Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Un ami sur la terre est le trésor le plus précieux.

1—A mi sur la terre—haie—LE—treize OR—LE—PLUS presse CIEUX.

The following table shows the results of the tests conducted on the various samples of material submitted for examination. The results are given in terms of the percentage of material which is soluble in the various solvents used.

Solvent	Sample 1	Sample 2	Sample 3	Sample 4	Sample 5
Water	100	100	100	100	100
Alcohol	100	100	100	100	100
Ether	100	100	100	100	100
Chloroform	100	100	100	100	100
Carbon tetrachloride	100	100	100	100	100
Acetic acid	100	100	100	100	100
Sulfuric acid	100	100	100	100	100
Nitric acid	100	100	100	100	100
Phosphoric acid	100	100	100	100	100
Hydrochloric acid	100	100	100	100	100
Sodium hydroxide	100	100	100	100	100
Potassium hydroxide	100	100	100	100	100

The above results show that the material is soluble in all of the solvents used. This is characteristic of a highly soluble material. The results also show that the material is soluble in water, alcohol, ether, chloroform, carbon tetrachloride, acetic acid, sulfuric acid, nitric acid, phosphoric acid, hydrochloric acid, sodium hydroxide, and potassium hydroxide. This is characteristic of a highly soluble material.

Album Musical de la Minerve

A LA VIERGE MARIE.

POUR DEUX VOIX EGALES.

Met. $\text{♩} = 70$

(Du Journal des Demoiselles)

PIANO.

First system of piano accompaniment, featuring treble and bass staves with chords and melodic lines.

Second system of piano accompaniment, including the instruction *dim. P*.

Religioso. *P*

First system of vocal and piano accompaniment. The vocal parts are in treble clef, and the piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are: "O! Vier-ge Ma-ri - - - e, O mè-re ché-ri - - - e De l'en -".

Second system of vocal and piano accompaniment. The vocal parts are in treble clef, and the piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are: "fant qui pri - - - e É - cou - te la voix, É - - cou - te la voix,". The instruction *P rallant.* is present.

Vier - ge pure et Sain - - - te, En - - tends no - - tre plain - - - te,

Vier - ge pure et Sain - - - te, En - - tends no - - tre plain - - - te,

En - - tends no - - tre plain - - - te, Nous sui - vrons sans crain - - - te

En - - tends no - - tre plain - - - te, Nous sui vrons sans crain - - - te

Tes di - vi - - nes lois, Tes di - vi - - nes lois.

Tes di - vi - - nes lois, Tes di - vi - - nes lois.

Que notre prière,
 Fervente et sincère,
 A ton cœur de mère,
 Offre notre amour. (bis)
 Fais que par ta grâce,
 Le péché s'efface (bis)
 Et nous donne place,
 Au divin séjour. (bis)

Des élus, des anges,
 Les saintes phalanges,
 Chantent tes louanges.
 O reine des cieux, (bis)
 Vierge tutélaire,
 Au ciel et sur terre, (bis)
 Partout on révere
 Ton nom glorieux. (bis)

